

Ejo de BEATA UMUBYEYI MAIRESSE



BEATA
UMUBYEYI MAIRESSE

Ejo

Suivi de Lézardes, et autres nouvelles



LIVRET PÉDAGOGIQUE

Livret réalisé par **Dominique LECHIFFLART** et **Bénédicte GILARDI**, respectivement professeure de français et professeure documentaliste au Lycée Thierry Maulnier de Nice.

Ce livret s'adresse à des enseignant-e-s de lycée qui souhaitent travailler avec leurs élèves sur une ou plusieurs des nouvelles du recueil « *Ejo, Lézardes et autres nouvelles* » de Beata Umubyeyi Mairesse (Ed . Autrement 2020). Il propose, outre une contextualisation historique du génocide des Tutsi du Rwanda, des pistes d'interprétation et d'analyse de chacun des textes, ainsi qu'une série de thèmes à explorer.

PROLOGUE

Ejo n'est pas un témoignage, comme celui des nombreux rescapés du génocide des Tutsi du Rwanda en 1994. C'est un recueil de onze nouvelles qui ont toutes en commun une femme comme personnage principal.

Cependant, même si elle fait le choix de la fiction et donc de mettre une distance entre Elle et l'Histoire, Beata Umubyeyi Mairesse témoigne d'un génocide dont elle est une survivante et il paraît indispensable, afin d'exploiter l'œuvre sans passer à côté de l'essentiel, de fournir quelques repères historiques. Dans son introduction, et c'est le seul moment où elle parle d'elle, elle dit « J'avais quinze ans, à la veille du génocide » et elle explique comment elle a dû renier sa langue maternelle pour sauver sa peau.

Notre étude s'est faite de la manière suivante :

I. Une brève histoire du Rwanda

p. 4 - 6

II. Une carte du Rwanda avec les lieux évoqués dans *Ejo*

p.7

III. Un éclairage contextuel nouvelle par nouvelle

p. 8 - 30

IV. Une analyse des nouvelles à partir de trois thématiques :

A. les femmes p. 30 - 34

B. la narration du génocide p. 35 - 37

C. la religion vue par les Rwandais p. 38 - 43

V. Un commentaire d'extrait de type baccalauréat

p. 44 - 47

VI. Des questionnaires de lecture et diverses pistes

pédagogiques :

A. questionnaires de lecture p. 48 - 55

B. analyse de textes p. 56 - 57

C. autres pistes p. 58

D. écrits d'appropriation p. 59 - 60

E. mots croisés p. 61 - 64

En kinyarwanda, la langue nationale du Rwanda, « *ejo* » signifie à la fois hier et demain...à la lecture de ce recueil, nous prenons toute la mesure de ce qu'était *Hier* (avant le génocide) et de ce qu'est *Demain* (après le génocide). Une manière de définir la place du témoin, l'entre deux, le présent est entre le passé et le futur

Hier correspond aux trois premières nouvelles

L'Après génocide commence avec la nouvelle avec la nouvelle « France-Kazungu».

La nouvelle « Sœur Anne-ne vois-tu rien venir » est une nouvelle épistolaire dont la narratrice est une religieuse arrivée au Rwanda en 1983, et dont la dernière lettre date de 2013.

L'intérêt pédagogique de la lecture et de l'étude de ce recueil est multiple :

D'un point de vue littéraire, c'est l'occasion de goûter un style savoureux dont la subtilité permet de saisir (autant que faire se peut) de l'intérieur, les multiples conséquences d'une histoire douloureuse. Le biais de la fiction est seul capable d'approcher la compréhension des sentiments et positions complexes générés par le génocide.

La structure du recueil et les techniques narratives de l'auteure sont particulièrement intéressantes et riches. Elles permettent d'envisager l'étude de la nouvelle conformément au nouveau programme des lycées, ainsi que tous les procédés d'écriture du récit.

Enfin, l'étude d'*Ejo* permet également d'envisager une étude multidisciplinaire qui éclaire les élèves sur les aspects historiques, géographiques et culturels propices à une ouverture sur le monde.

I. BRÈVE HISTOIRE DU RWANDA

Depuis longtemps organisé et souverain, le Rwanda devient, suite à la Conférence de Berlin de 1885, une colonie allemande. Pendant la Première Guerre mondiale, le pays passera aux mains de la Belgique et ce, jusqu'en 1962 des milliers Tutsi prennent le chemin de l'exil et s'établissent dans les pays limitrophes du Burundi, du Congo, de la Tanzanie et de l'Ouganda. Durant la colonisation, les Belges se sont surtout appuyés sur les Tutsi au détriment des Hutu et des Twa, leur offrant les postes les plus en vue de l'administration indigène et auprès des administrateurs coloniaux. Cette préférence a largement nourri la haine des Hutu envers les Tutsi.

Ainsi la haine qui guidait les tueurs hutu extrémistes en 1994 est le fruit d'une construction idéologique née un siècle auparavant, importée d'une Europe où triomphaient les théories pseudo-scientifiques du racisme moderne. Les Blancs qui pénètrent dans ce qui est alors un des derniers territoires *explorés* d'Afrique ne comprennent pas cette société centralisée – mais non absolument homogène – divisée en divers groupes complexes. Plutôt que de reconnaître leur incompréhension, ils plaquent sur le Rwanda le fantasme d'une coulée blanche postulant l'existence sur les terres africaines les vrais et les faux nègres, présentant les Tutsi comme des « Hamites », porteurs de la civilisation blanche sur le continent noir.

Dans ce tout petit pays, il y a, depuis des siècles, des lignages, des clans, des nordistes, des sudistes et puis ces catégories Hutu/Tutsi/Twa, qui ne sont en réalité ni des ethnies (tout le monde parle la même langue, le *Kinyarwanda*, pratique la même religion et partage la même culture), ni des castes (les rwandais se mariaient entre eux). Elles se rapprochent plus de catégories socio-professionnelles : ceux qu'on appelle Hutu, majoritaires, sont surtout cultivateurs. Les Tutsi, moins nombreux, sont essentiellement éleveurs. Les Twa, très minoritaires, sont chasseurs, potiers, espions et d'autres choses encore. L'aristocratie dirigeante est tutsi, le pouvoir central est concentré entre les mains du clan des *Abanyiginya*, mais à la tête des chefferies, il y a aussi bien de Tutsi que des Hutu. .

Si les colons n'ont pas inventé ces trois catégories, ils ont façonné chez les Rwandais une conscience raciale jusqu'alors inexistante.

En arrivant dans ce pays dont ils doutent que l'organisation puisse être « l'œuvre de nègres » jugés incapables, ils formulent l'hypothèse (fausse) d'envahisseurs hamites, ce qui se traduit par l'idée que les Tutsi, nègres-blancs hamitiques arrivés du Nord en longeant le Nil, auraient imposé leur

domination au peuple naturel, les Hutu (peuple bantou) et aux pygmoïdes Batwa.

Les Allemands puis les Belges et les missionnaires blancs pratiquent un système d'administration indirecte et s'appuient sur une élite tutsi formée dans l'école que les Pères Blancs leur réservait en y excluant les Hutu, créant une hiérarchisation fondée sur la distinction entre catégories à prétention raciale. L'Église catholique, qui contrôle l'enseignement, transmet cette notion de hiérarchie descendante Tutsi- Hutu- Twa. Dans les années 1930, les Belges instaurent une carte d'identité « ethnique », fixant ainsi le nouveau clivage sur papier. Pendant le génocide, c'est sur la base d'un contrôle de ces cartes que les tueurs sélectionneront les Tutsi à tuer.

Quand, à la fin des années 1950, les élites tutsi se mettent à réclamer l'indépendance, les Belges favorisent l'émergence d'un mouvement hutu, qui aboutit, en 1959 à ce qui fut appelé « la révolution sociale ». Mais au lieu d'abolir les privilèges d'un groupe, elle ne fit qu'en inverser le signe. Confondant majorité démocratique avec majorité ethnique, elle déboucha sur la création d'un Etat post colonial fondé sur le primat raciste des pseudo hamites, faisant des Hutu le peuple naturel et des Tutsi des conquérants et des envahisseurs. Des pogroms répétés poussent des dizaines de milliers de Tutsi à quitter le pays mais à plusieurs reprises, ils s'organisent et tentent de revenir par la force dans leur pays. Les auteurs de ces raids sont surnommés *inyenzi*, cancrelats. Chacune de leurs incursions est suivie de massacres des Tutsi restés à l'intérieur, présentés comme complices. Le premier président, Kayibanda, qui s'était appuyé sur les Hutu du sud et du centre est chassé du pouvoir par un coup d'État de son Ministre de la Défense, le Lt colonel Habyarimana, en 1973. Le parti de la « révolution hutu », le PARMEHUTU, est dissout. Deux ans plus tard, il est remplacé par le MRND (Mouvement révolutionnaire national pour le développement). Chaque Rwandais est automatiquement membre de ce parti unique. Désormais ce sont les hutu du Nord qui concentrent tous les pouvoirs. Habyarimana se rapproche de la France et signe avec elle des accords de coopération militaire. S'il n'y a plus de massacres de Tutsi, la ségrégation est maintenue dans l'enseignement, l'administration et surtout l'armée.

La fin des années 1980 est marquée par une grave crise économique. Une opposition politique interne, composée de Hutu et de Tutsi, émerge et réclame le multipartisme.

Les Tutsi exilés ont entre temps organisé un mouvement politique et militaire, le Front patriotique rwandais (FPR). Il a une branche armée, l'Armée Patriotique Rwandaise (APR). En octobre 1990, ils attaquent le pays depuis l'Ouganda et gagnent très rapidement du terrain. Le président Habyarimana a recours à l'aide de l'armée française pour stopper leur

avancée. Les Tutsi et opposants hutu sont diabolisés, emprisonnés, taxés d'être des *ibytso*, des complices du FPR.

Acculé, le président commence à concéder certains compromis à son opposition interne et extérieure. Un gouvernement multipartite est mis en place en avril 1992. Mais la démocratisation est de façade. Les milices hutu Interahamwe puis la RTLM, radio de propagande du Hutu Power sont créés. En 1993, un accord de paix est signé à Arusha (Tanzanie). Il accorde le droit aux exilés tutsi de rentrer au Rwanda. Une force de maintien de la paix est envoyée sur place par l'ONU. Son commandant aura beau alerter ses supérieurs sur la préparation d'une extermination des Tutsi, rien n'est fait pour arrêter la machine génocidaire. La propagande de haine est méthodiquement organisée : ainsi « Les Dix commandements du Hutu » texte raciste appelant à la haine anti-tutsi (rédigé en décembre 1990), est largement déclinée dans les organes de presse proches du pouvoir. Elle jouera un rôle primordial dans le génocide un an plus tard. Les plus influents de ces médias sont le journal Kangura qui publie des caricatures anti-tutsi et la Radio des Mille Collines qui mène une propagande hors norme en diffusant chaque jour des appels à supprimer les Inyenzi (les cafards : les tutsi). Quand, le 6 avril 1994, l'avion du Président Habyarimana est abattu au dessus de Kigali, le génocide planifié des Tutsi peut commencer. Il durera 100 jours et conduira à la mort plus d'un million de femmes, d'hommes et d'enfants.

Les militaires de l'ONU avaient quitté le pays dès le déclenchement des massacres. Les militaires français, qui interviennent avec l'autorisation de l'ONU en fin juin 1994 n'en firent pas davantage pour arrêter les massacres. Ils sont régulièrement accusés par les rescapés, les journalistes et les chercheurs de complicité avec les forces responsables du génocide. Une commission d'historiens créée en avril 2019 sur volonté du président français a entrepris un travail au sein des archives pour éclairer ce débat. Elle devrait rendre son rapport en avril 2021.

III. ÉCLAIRAGE CONTEXTUEL NOUVELLE PAR NOUVELLE

FEBRONIE - Maternités (p. 17- 24)

Ejo d'hier

L'Église a une part importante dans chacune des nouvelles d'*Ejo*. Les missions catholiques sont chargées entre autres de l'éducation depuis qu'elles sont arrivées dans le pays à la fin du XIXème siècle. Dans cette première nouvelle, l'essentiel de la scène se déroule à l'Église lors de la messe donnée le 3 avril 1994 (4 jours avant le début du génocide), à l'occasion de la fête des Rameaux. La fête des Rameaux précède Pâques et la Semaine Sainte dans le calendrier catholique. Au Rwanda, avant le génocide, l'Église est essentiellement catholique.

Fébronie, la narratrice, se souvient du jour de la naissance de Felicita, sa fille. C'était le jour de l'Épiphanie (nouvelle allusion à une fête catholique qui célèbre la visite des Rois Mages au Sauveur). Elle était à Kibeho avec sa tante.

Fébronie pense « aux voyantes de Kibeho qui avaient le don de voir et d'entendre la Vierge Marie » (20). Ces *voyantes* sont trois jeunes filles à qui la Vierge est apparue de 1981 à 1989 à Kibeho, au sud du Rwanda. Depuis la reconnaissance officielle de ce miracle par l'Église catholique en 2001, Notre Dame de Kibeho est devenue un haut lieu de pèlerinage au Rwanda. L'histoire dit que la Vierge en apparaissant aux jeunes filles aurait annoncé le génocide des tutsi à plusieurs reprises : « la Mère de Dieu même ne nous annonça-t-elle pas...que le ciel allait déverser l'enfer sur nos têtes ? » (21) et « La Mère du Verbe a annoncé que le pays allait se couvrir d'un fleuve de sang » (21).

Fébronie raconte aussi le changement d'attitude de Harerimana, son fils aîné, envers elle : « la part tutsie de lui qu'il n'assume pas » (24). Allusion directe aux préparatifs du génocide : enrôlement des jeunes dans des milices, les Interahamwe: « il a rejoint d'autres jeunes garçons désœuvrés et épuise ses journées dans des entraînements ridicules et inquiétants » (22).

Au delà de l'histoire de filiation, cette nouvelle raconte aussi le destin d'une famille « mixte » comme il y en avait avant le génocide : la mère est tutsi, le père était hutu. Les enfants héritent de « l'ethnie » du père, ce qui fait que Harerimana est hutu.

L'oncle paternel de Harerimana est un extrémiste hutu ; il l'embrigade dans le cadre de la guerre civile qui a commencé en 1990, durant laquelle les tutsi sont devenus les boucs émissaires d'une haine raciale officialisée. Tous les prétextes sont bons pour ostraciser les Tutsi avec lesquels on était jusqu'alors liés : ici Fébronie est tenue pour responsable de la mort de son mari et c'est la raison pour laquelle le jeune homme rejette sa mère.

PÉLAGIE - Détroussage (25-34)

Ejo d'hier

Bien que le nom de la ville ne soit pas nommé, cette nouvelle est la première du recueil à avoir pour cadre Butare, deuxième ville du Rwanda, dont est originaire l'auteure. On peut imaginer que le restaurant et la maison des patrons de Pélagie se situe dans un de ces bâtiments de la grande rue de Butare.



Grand Rue Butare - photo B Umubyeyi-Mairesse, 2005

Dans "Pélagie », plusieurs thèmes sont abordés par l'auteure :

- Les différences sociales entre les Rwandais riches et les plus pauvres ainsi que les problèmes de corruption : « Les gosses de riches s'ennuient, les domestiques sont leurs animaux de compagnie » (25) puis « Je garderai en mémoire toutes les petites histoires de « cette famille rwandaise citadine et évoluée » pour pouvoir les haïr, chaque jour de misère où je traînerai ma vie de femme sous-développée sur la colline » (34). Ces rwandais puissants et proches du pouvoir obtiennent des faveurs de celui-ci.

Mais dans cette famille, le double jeu est de mise : « Madame sait jouer le double jeu, un pied dans l'opposition, un autre dans le MRND et même si demain les rebelles inkotanyi devaient prendre le pouvoir, elle trouverait le moyen d'être leur meilleure amie » (33). Le *Mouvement Républicain National pour le Développement*, fondé par le président Habyarimana en 1973 est le parti unique jusqu'en 1991. C'est la frange extrémiste de ce mouvement, dite « Hutu Power », qui crée les Interahamwe en 1992, les futures milices de la mort pendant le génocide. Quant aux rebelles Inkotanyi, il s'agit de l'armée du Front Patriotique Rwandais conduit par Paul Kagame, l'actuel président et créé par les exilés tutsi qui avaient fui les pogroms des années 50 à 70.

Cette nouvelle se situe au début des années 1990, au moment où le FPR entre au Rwanda et que la guerre civile éclate.

- La colonisation belge : lorsque la Belgique proclame l'indépendance du Rwanda en 1962, de nombreux belges décident d'y rester. D'ailleurs, de nombreux partenariats économiques sont mis en place entre la Belgique et la nouvelle république, qui séduit les pays occidentaux voulant investir dans cette « Suisse africaine ».

Par ailleurs, le pays devient un grand bénéficiaire de l'aide au développement. Les pays occidentaux, et notamment l'ancienne métropole coloniale belge, envoient de nombreux coopérants et volontaires « humanitaires » œuvrer dans ce pays figurant parmi les plus pauvres de la planète. Ces expatriés et leurs familles représentent par leur mode de vie aisée, une Europe fantasmée et désirable (« vêtement made in Bruxelles »). Les Rwandais de la classe moyenne rachètent ainsi d'occasion les biens qu'ils laissent lorsqu'ils rentrent chez eux.

- l'Église qui marginalise ceux qui refusent d'être baptisés

- Les différences dites « ethniques » se font ressentir davantage en 1990 et

engendrent une haine raciale envers les Tutsi. Si jusque-là, une femme tutsi pouvait épouser un homme hutu ou vice-versa, désormais ces unions sont dénoncées. Les enfants, nés de parents des deux groupes sont surnommés «les Hutsis, les mélanges » (31). En 1994, lorsque le génocide éclate, ces mêmes enfants seront tués par leur propre propre famille maternelle hutu si leur père est tutsi. C'est sans doute ce qui arrivera à Ladislav, l'ami de Pélagie, « son négatif photo ethnique » (31).

KANSILDA - Te Deum (35-46)

Ejo d'Hier

Le *Te Deum* est un cantique latin chrétien. Il est chanté à l'occasion des cérémonies d'action de grâce afin de célébrer un événement majeur (victoires, naissances princières, saluts...) et de remercier Dieu pour son aide.

« Ça fait vingt ans cette année. Je vais rendre grâce au Seigneur de m'avoir sauvée de la tuerie de soixante-treize, de m'avoir mise à l'abri de la faim et des yeux moqueurs, grâce à ma tante qui m'a élevée en bonne chrétienne » (35-36). Cet extrait permet de fixer un cadre précis à la nouvelle : l'histoire se déroule en 1993 et le personnage principal, Kansilda est tutsi ; elle a survécu aux persécutions des tutsi du Rwanda.

A l'occasion de cette messe donnée par les habitants de Butare en décembre pour remercier Dieu de l'année écoulée, Kansilda se rend dans une cathédrale. Son parcours en taxi-vélo donne de nombreuses informations sur la situation du pays en 1993 :

- Faustin, l'amour de Kansilda, a rejoint les rebelles Inkotanyi dès 1990, c'est-à-dire la date à laquelle cette armée du FPR pénètre au Rwanda (36).
- Les barrages/check-points de contrôle pour vérifier les identités des voyageurs. On y voit l'inquiétude Kansilda qui se réjouit de ne pas être « trop typée » (36). Les tutsi commencent à être malmenés par l'armée présidentielle et les Interahamwe.

Lorsqu'elle arrive à la cathédrale, deux choses la frappent :

- le bas-relief représentant Astrid, reine des Belges, en l'honneur de laquelle la ville avait été nommée « Astrida » à l'époque coloniale, nouvelle allusion au rôle tenu par les belges au Rwanda
- le chant d'une femme hutu, parente du président Habyarimana, pour remercier Dieu des victoires de l'armée rwandaise et le supplier de l'épargner des souffrances infligées par les ennemis, soit le FPR. Kansilda est tutsi mais en plus, elle est enceinte d'un de ces rebelles (38). Elle pourrait être emprisonnée pour sa proximité avec l'armée rebelle, comme sa tante et Aurélia qui ont été arrêtées en octobre 1990, lors de « la terrible rafle des *ibytso*, les espions » (38-39). Nombre de Tutsi ont comme elles été accusés de leur proximité avec leurs familles exilées dans les pays limitrophes, dont certains membres pouvaient avoir rejoint les rebelles du

FPR. En allant lui rendre visite en prison, en octobre 1990, Kansilda s'est mise en danger (40) mais à ce moment-là personne n'avait réellement conscience du génocide qui se tramait. En revanche, en 1993, tout indique que les tutsi sont en danger : « Au centre de santé où je continuais à aller travailler comme si de rien n'était, je sentais les regards suspicieux de certains collègues hutu » (44).

L'auteure fait également allusion aux hutu modérés, ceux qui s'élèvent contre les assassinats de tutsi et dont certains se battront dans les rangs du FPR.

Enfin, le rôle de l'Église qui évangélise et éduque est encore mis en évidence : Kansilda se rend à l'Église, Faustin est très pieux, la cathédrale est bondée. On y apprend que les hutu sont aussi pieux que les tutsi, d'ailleurs ils fréquentent la même église et sont assis sur les mêmes bancs (38).

Mais l'Église forme aussi des citoyens obéissants et honnêtes, qui ont peur du regard de l'autre, du voisin, du qu'en-dira-t-on. (41-42)



Cathédrale de Butare - Photo Beata Umubyeyi-Mairesse 2005

SŒUR ANNE - Ne vois-tu rien à venir ? (47-72)

Ejo d'Hier et de Demain

Cette nouvelle a la spécificité de traverser le temps : elle concerne autant l'époque d'avant le génocide que celle d'après, couvrant la période de 1983 jusqu'à 2013. Il est intéressant de remarquer ici que c'est le seul personnage non rwandais qui joue ce rôle.

Le personnage principal est en effet une religieuse française. La nouvelle est écrite sous la forme épistolaire : il s'agit de 6 lettres envoyées par soeur Anne à sa sœur Marthe, qui vit dans le nord de la France.

Ici, c'est essentiellement l'Église qui est concernée. En écrivant à Marthe, Sœur Anne, arrivée au Rwanda en 1983, y décrit son quotidien, les événements dont elle est la spectatrice. Les sentiments qu'elle partage avec sa sœur laisse entrevoir de manière très explicite le rôle de l'Église dans ce « pays des mille Collines ».

- Avant le génocide :

L'Église et la foi sont dans toutes les maisonnées : un refuge pour la grande majorité des Rwandais, un rempart contre les fractures qui divisent déjà le pays, un organe indispensable à l'éducation, des jeunes filles notamment (49).

Sœur Anne arrive à Butare (surnommé « le Petit Vatican ») avec la Mission « des Adoratrices perpétuelles de la Vierge » (50) et se retrouve avec des religieuses belges et françaises. Elle est subjuguée par le travail accompli sur place par les missionnaires dès 1900, dont Monseigneur Hirth, venus christianiser ces *indigènes*. Elle explique la réticence des tutsi à se faire baptiser et salue ces hutu qui, eux, ont accepté de suite.

Elle évoque brièvement le rôle de l'évêque tutsi en poste en 1959, soulignant qu'il s'était opposé farouchement au « malmenage » des tutsi. Mais comme elle s'avoue ignorante dans cette histoire d'ethnies, elle préfère ne pas prendre parti, adoptant une attitude prétendument neutre, y compris à la veille du génocide (60).

Cependant, Sœur Marie-Emmanuelle qui est au Rwanda depuis vingt ans lui apprend à différencier physiquement hutu et tutsi (54-55) : c'est un jeu entre elles...

En décembre 1993, alors que le gouvernement accepte d'ouvrir ses

frontières aux tutsi exilés, Sœur Anne, s'inquiète de la mise en place de la mixité dans les établissements scolaires qui pourrait conduire à un boom des naissances dès l'été 1994.... Même si elle fait allusion à la situation politique instable, elle se sent étrangère aux débats.

- Après le génocide :

La lettre écrite par Sœur Anne, datée du 30 décembre 1994, est envoyée du Cameroun, pays francophone où s'est réfugiée la religieuse au moment du génocide d'avril à juillet 1994. Elle y explique son évacuation et sa culpabilité d'avoir laissé sur place des amis tutsi qui la suppliaient d'emmener avec elle leurs enfants. Sa foi reste intacte, cependant et elle garde le même ton naïf : comment un pays où tout le monde croyait en un même Dieu a-t-il pu basculer ainsi dans l'horreur ? « J'ai beaucoup de mal à imaginer tous ces baptisés à prendre part aux tueries » (62).

Il est important de comprendre ici que, dès le 7 avril 1994, et ce, pendant cent jours, les hutu (sauf les plus modérés) ont assassiné systématiquement les tutsi, y compris ceux qu'ils côtoyaient la veille encore ! C'est la raison pour laquelle on parle de meurtres de voisinage. Les biens des tutsi ont été spoliés, les maisons vidées de leurs habitants massacrés sur place. Au Rwanda, ce n'est pas seulement l'armée qui a tué mais la population aussi, c'est ce qui explique l'efficacité et le lourd bilan humain en trois mois seulement. Facilité également par les outils quotidiens pour l'entretien des champs qui se sont transformés en arme : tout le monde avait une machette chez lui ! Stéphane Audoin-Rouzeau, historien spécialiste du fait guerrier, explique que « le génocide a atteint les cercles les plus intimes et a littéralement traversé les familles et les relations de voisinage : des mères ont tué leur mari et leurs enfants, les voisins leurs amis de toujours » ¹

Sœur Anne, avec une incroyable naïveté, explique à Marthe que la foi des rwandais est restée intacte et que l'Eglise organise des cérémonies de réconciliation (62). Ce que pense sœur Anne, c'est ce que croit l'opinion publique internationale, qui a parlé de pardon dès le lendemain du génocide, comme pour se soulager de la culpabilité de n'avoir rien empêché ou arrêté.

La religieuse porte également l'amalgame fait par de nombreuses chaînes de télévision dont les envoyés spéciaux sur place n'ont pas su analyser la situation. Elle parle du professeur Pierre Kizito et s'épanche sur son sort et celui de sa famille : pendant le génocide, il a dû fuir, à pied, le pays afin de

1 S.Audoin-Rouzeau, Les rites funéraires au Rwanda après le génocide de 1994

se réfugier au Zaïre, où des associations humanitaires les accueillent dans des camps de réfugiés. Or, lorsque le génocide a éclaté, une des premières mesures instaurées par les Interahamwe a été de fermer les frontières, de cerner les tutsi pour mieux les massacrer. Ce n'était pas des tutsi qui formaient ces colonnes de réfugiés quittant le pays, c'était les tueurs hutu qui, craignant la vengeance des tutsi du FPR, fuyaient le pays avec leurs familles pour ne pas avoir à rendre compte des crimes qu'ils venaient de commettre.

Pierre Kizito a raconté à sœur Anne leur « terrible exil jusqu'ici. Tu sais que c'était un haut dignitaire du parti présidentiel ...puis, quand il a été évident qu'ils perdraient la guerre contre les rebelles, ils ont intégré la file interminable de fuyards qui rejoignaient le Zaïre » (63). Sœur Clarisse, la religieuse tutsi, n'est pas dupe, elle : « il paraît qu'il est de ceux qui ont organisé les tueries des étudiants tutsi à l'Université » (63)

Le film documentaire de Jean Christophe Klotz, *Kigali, des images contre un massacre*, explique parfaitement cette erreur commise par la plupart des français derrière leur poste de télévision.

Cette photo ide l'Agence Getty illustre bien cet exil des tueurs et de leurs familles, abandonnant leurs machettes avant de passer la frontière zaïroise :



Aucune autre époque dans l'histoire du Rwanda n'a vu un départ aussi massif de Rwandais à l'étranger. Au moment du génocide quelques rares Tutsi et Hutu démocrates parviennent à fuir les massacres et vont à l'étranger, essentiellement dans les pays limitrophes. A la fin de la guerre

civile et la prise de pouvoir par le FPR en juillet 1994, le pays va connaître le plus grand exode de son histoire. Il s'agit cette fois-ci des Hutu, dont une partie a perpétré le génocide, qu'ils soient civils, militaires ou miliciens. D'abord, un grand nombre de ces personnes vont s'installer dans des camps de réfugiés au Zaïre (qui deviendra en 1998 la République Démocratique du Congo), au Burundi et en Tanzanie. De là, certains partiront ensuite plus loin, notamment dans d'autres pays africains principalement le Kenya, le Gabon, le Cameroun, la Côte d'Ivoire et le Sénégal avant de partir parfois vers l'Occident : Belgique, France, Pays-Bas, Canada et Etats-Unis ².

C'est en 1996 seulement, à son retour au Rwanda, que sœur Anne prend conscience de l'ampleur de la catastrophe (« je ne peux te cacher que certaines de mes convictions d'autre fois sont mises à mal par ce que j'entends et ce que je vois ») et de la complexité de la situation : rien n'est réglé selon elle, malgré les efforts du nouveau gouvernement et le retrait de la mention ethnique sur les cartes d'identité « Mais je suis sceptique. On n'a pas besoin de parler longtemps avec les gens pour comprendre qu'ils ne pensent qu'à ça... » (65-66).

Même si elle ne renonce pas à son sacerdoce, sœur Anne prend enfin conscience du rôle qu'a joué l'Eglise : soit activement, puisque des prêtres ont livré des tutsi de leur communauté ; soit en laissant faire et en fermant les yeux sur les massacres au lieu de réagir fermement. Elle entend les critiques radicales vis-à-vis de l'Institution et cet homme qui s'adresse à elle se fait le porte-parole d'un grand nombre de rescapés : « Je suis sûr que si tous les évêques, les prêtres, les religieuses du pays s'étaient levés pour dire « arrêtez cette folie », les Hutu auraient laissé leurs voisins tutsi en paix ». (66)

A demi-mots, Sœur Anne finit par reconnaître la lâcheté de l'Eglise, de certains prêtres assassins...dont une dizaine ont écopé de peines de prisons et un a été jugé au tribunal pénal international d'Arusha. Ce n'est qu'en 2017 que le Pape François a reconnu le rôle de l'Eglise dans le génocide.

FRANCE - Kazungu (73- 84)

Ejo de demain

L'auteure raconte le retour au Rwanda de France, de mère tutsi et de père français, qui a quitté le pays avant le génocide, en 1992. Elle y vient à la rencontre de sa cousine Félicitée, rescapée. Elle arrive au Rwanda en 2006.

Dans cette nouvelle, ce qui est important c'est :

-la difficile cohabitation des cultures pour cette jeune métisse qui est née et a passé les premières années de sa vie au Rwanda mais dans un milieu privilégié d'expatriés puis est partie en France. Elle retourne sur la colline d'où était originaire sa mère, où les toilettes (les latrines) sont toujours à l'extérieur de la maison et où en guise de « PQ », il y a toujours ces grandes feuilles qu'elle a connues enfant. Elle est en décalage et ce malaise est renforcé par la culpabilité qu'elle a à revenir trop tard, elle qui a eu une vie protégée.

De nombreux souvenirs d'enfance lui rappelant sa mère l'envahissent. Elle s'est toujours sentie à part, elle, la métisse, elle, que les petites paysannes rwandaises de son âge venaient espionner quand elle se rendait aux toilettes, pour voir ce qui était différent chez elle, ses fesses plus blanches.

-Toute l'ironie de cette nouvelle repose sur ce que France sait des horreurs et des exactions commises sur ce sol qu'elle foule de nouveau et comment elle le formule : « Les pieds dans la boue, la tête couverte de mouches, je me vide bruyamment en essayant de ne pas penser aux petits-cousins qui ont peut-être été jetés dans ce trou il y a douze ans » et « Aux pieds des panneaux solaires flambant neufs...poussent des herbes folles d'avoir bu trop de sang » puis « les chèvres...jouent parfois avec des ossements humains que les pluies font affleurer » (74).

Dans ce meurtre de masse, il a été difficile de cacher les corps pour nier le génocide : trop nombreux et trop peu de temps pour faire ce « travail ». Les génocidaires ont fait, alors, preuve d'imagination pour en éliminer le plus possible : ils ont jeté beaucoup de corps, notamment d'enfants dans les trous des latrines, enfoui des familles entières dans leur propre jardin.

Félicitée elle-même porte les stigmates des tortures : les génocidaires lui ont coupé une main avec leurs machettes.

- la culpabilité de ceux qui sont partis, qui ont réussi à quitter le pays en y laissant familles et amis. Ainsi France, partie adolescente et insouciant, a

suivi son père, laissant sa mère au pays. Elle a vécu dans le déni jusqu'au jour où les retrouvailles avec sa cousine la plongent dans un chaos intérieur : elle voit les blessures, apprend comment sa mère est morte, tuée par les voisins, ceux-là même qui habitent toujours près de Félicitée et qui veulent l'exproprier (77) : « Je n'ai plus peur maintenant, ils me l'ont arrachée, comme mes doigts...je reste là ».

-Les traces encore présentes de la Belgique au Rwanda : l'hôtel Ibis avec sa table surnommée « Bruxelles », le patron belge.

-Enfin Beata Umubyeyi qui décrit le père de France comme un homme sans remords, un rustre au rire gras. Ce père symbolise un certain racisme des « vieux coopérants » en Afrique : il a vécu en concubinage avec la mère mais ne lui a jamais concédé de l'épouser. Une fois son contrat au Rwanda terminé, il l'a abandonnée, emportant juste sa fille qu'il a dès lors séparée de sa mère. Ses remarques moqueuses, comparant les gorilles aux ouailles du père blanc, le mépris avec lequel il parle aux employés noirs, tout cela dit « l'exotisme puant de ses années de coopération » qui révulse sa fille.

Et pour appuyer encore là où elle a mal, elle s'appelle France... prénom lourd à porter quand on connaît le rôle de la France dans le génocide « Mon prénom patriotique qui me met si mal à l'aise ici, où tout le monde parle de la complicité de la France dans le génocide » (81).

SPESIYOZA - Missing person (85 - 101)

Ejo de demain

La Convention de Genève à laquelle l'auteure fait allusion est celle de 1949 relative à la protection des victimes des conflits armés internationaux.

Le mari de Spesiyoza, exilé au Canada après avoir réussi à fuir le génocide de 1994 via le Burundi fait appel à Cléa Koff, auteure de *La Mémoire des os*, enquête médico-légale écrite suite à sa mission auprès des Nations Unies, en Croatie, en Bosnie, au Rwanda.

Cléa Koff reconstitue les circonstances du décès en étudiant les ossements retrouvés dans les fosses communes. Elle a créé une ONG vers laquelle les familles de disparus pouvaient se tourner pour retrouver les corps de leurs morts et leur offrir une sépulture décente.

Au lendemain du génocide des Tutsi du Rwanda, les gens ont ouvert des fosses communes afin de récupérer les restes des gens tués pour les enterrer dignement.

Mais le gouvernement post-génocide cherche à rendre visibles les corps pour prouver l'ampleur du massacre et faire taire toute dérive négationniste. Montrer les blessures meurtrières, faire des lieux de massacres importants des sites de mémoire sont autant de gestes pour que personne ne puisse nier le génocide.

Aux inhumations traditionnelles, l'État préfère la création de mémoriaux où restent les corps : ainsi Murambi est-elle devenue la sépulture à ciel ouvert la plus importante du pays (20 000 corps y sont exposés).

Les corps sont exhumés des fosses communes, nettoyés par des survivants volontaires puis momifiés à la chaux et exposés ainsi que le montre la photo ci-dessous (*© Julie Dermansky 2005*) :



Dans les églises où se sont produits les tueries, ce sont les vêtements encore tâchés du sang des victimes qui sont entreposés, comme sur la photo ci-dessous à Nyamata, au sud de Kigali :



© photo : C Dufour

AGRIPINE - Menstruel (113- 124)

Ejo de demain

Agripine, rescapée vivant à Liège, en Belgique, se rappelle le calvaire enduré par sa mère pendant le génocide, sa blessure mortelle et son agonie quatre jours durant dans ses bras. Elle se souvient de ces longues nuits où elles se sont cachées pour fuir et survivre.

Agripine a fui au Burundi avant d'obtenir un visa pour la Belgique, ancien pays colonisateur du Rwanda qui est l'un des pays ayant accueilli le plus de Rwandais, qu'ils soient survivants du génocide des Tutsi ou Hutu.

A ce sujet, de nombreux témoignages de rescapés existent et donnent la preuve de ces liens étroits entre Rwanda et Belgique qui les a accueillis (Félicité Liamukuru *L'ouragan a frappé Nuyndo* est une rescapée qui vit à Bruxelles et livre son témoignage).

Une fois dans son pays d'exil, la Belgique, Agrippine se sent incomprise et expérimente la solitude des rescapés face à l'impossibilité des autres de les entendre:

« Dès que je commençais à raconter, elles me coupaient la parole pour me raconter leurs propres histoires de la guerre, l'occupation par les allemands, l'exil, les bombardements, la faim » (116-117).

De plus, le Rwanda est bien trop éloigné des préoccupations des européens. Elle est ainsi confrontée à la vision caricaturale de l'Afrique qu'ont parfois les Occidentaux : « Quand elles reparlaient du Rwanda, c'était pour me servir une belle brochette de clichés racistes « chez toi ma pauvre petite, il y a des sauvages qui s'entretuent depuis si longtemps qu'on ne sait plus qui est le bon et qui est le méchant » (117).

Les survivants ont souvent ce sentiment d'abandon de la communauté internationale « le sentiment violent qu'un jour le monde entier a regardé ailleurs alors que tu te faisais exterminer » (119) et ce besoin d'être reconnu comme des victimes et non pas comme des *sauvages* qui s'entretuent et dont le sort n'émeut personne dans les *pays civilisés* « Plus tard, je lui raconterai que parfois, quand j'étais assise dans le bus bondé du matin, je rêvais qu'une dizaine de miliciens Interahamwe surgissaient avec des machettes bien aiguisées et tuaient tout le monde. Nous ferions la Une des télé du monde entier. On mobiliserait les meilleurs agents de la police belge, d'Interpol et le MI-6 pour

retrouver les miliciens et leur procès serait lui aussi retransmis par les médias internationaux. J'étais prête à remourir pour connaître enfin une telle empathie » (120).

L'ex Miss France, c'est Sonia Rolland (120), élue Reine de beauté en 2000. Née à Kigali, elle n'a pas connu le génocide car sa famille (son père était français) était partie vivre au Burundi puis pour la France quelques années auparavant.

L'auteure traite avec beaucoup d'ironie le sort des survivants en exil :
- obligés d'écouter les « bobos » des uns et des autres tout en se retenant de raconter leur propre histoire de peur de choquer ; devoir se fondre dans le paysage, en ne parlant pas aux autres ce que l'on a vécu parce que ça leur serait insupportable.

- appelés à témoigner mais sans trop choquer, culpabiliser et se sentir obligés de parler de « réconciliation » pour rassurer: Agripine développe un humour noir pour survivre « je sais, je vais faire un livre de blagues pour survivre que j'appellerai *Machettes blues* ou un truc du genre » (122).

Cyprien Rugamba (124), dont Agripine reprend les chansons, était un très grand poète, musicien, compositeur et chorégraphe qui a été assassiné avec sa femme et six de leurs enfants dès les premiers jours du génocide. Très croyant, il était engagé auprès des plus démunis, avait des positions pacifistes et démocrates.

BAZILISA - Jambières (125-138)

Ejo de demain

Au début de la nouvelle, Basilisa, rescapée vivant à Bordeaux, écoute ses camarades de danse orientale non blanches parler de leur expérience du racisme. Les entendre se plaindre des regards lancés dans leur quotidien parce qu'elles sont trop « foncées » pour être françaises la renvoie au Rwanda où, parce que si on avait le nez pas assez épaté, ou des jambes trop longues on était estampillé Tutsi. Ces différences physiques qui ont conduit à la mort des centaines de milliers de tutsi. « Des jambes trop longues ou un nez pas assez épaté, ça pouvait coûter cher » (128).

Baziliza est loin des préoccupations de ses amies qui ne pourraient pas comprendre « des tendons d'Achille sectionnés, des jambes raccourcies, des nez machettés ».

Elle se remémore Richard, son ex-mari, un Bordelais rencontré à Butare dont les raisons de la présence sur place restent troubles ; il était venu travailler pour un projet supposé être de développement rural mais avait une allure de militaire et restait très discret sur ses nombreux déplacements (135).

C'est Maria, la grand-mère de Richard, survivante de la guerre civile espagnole, réfugiée comme beaucoup dans le Sud-Ouest de la France au moment de la *retirada* de 1939, qui l'aide dans son cheminement de résiliente.

Cette nouvelle parle surtout de sororité, c'est à dire d'une solidarité très forte entre deux femmes, d'âge, de couleur de peau et de culture différentes mais que rapproche pourtant l'expérience traumatique de la grande violence des hommes (la guerre d'Espagne pour Maria et le génocide des Tutsi pour Basilisa).

BEATRICE - Coup d'état classique (139-152)

Ejo de demain

La nouvelle se passe à Lille en 2001.

Béatrice, étudiante à Sciences-Po, se souvient des heures sombres vécues à Butare où elle est restée terrée dans une cave pendant dix jours pour échapper aux exactions. C'est la radio qui diffuse de la musique classique qui la replonge dans ses cauchemars. « Il avait fallu cette semaine de fatigues accumulées et le stress à l'approche du galop d'essai pour que j'oublie. Que j'oublie que nous n'étions plus en 87, 93, 94, ces années où musique classique et marches militaires diffusées le matin sur la radio nationale - burundaise ou rwandaise - avaient été synonymes de coup d'Etat. Que j'oublie que j'étais en France et qu'ici il n'y avait plus de coups d'Etat, et que les miliciens Interahamwe qui y vivaient en totale impunité n'étaient toutefois plus en mesure de me tuer comme une mouche » (144).

Deux rappels importants pour comprendre cet extrait :

- l'importance de la radio au Rwanda et au Burundi, principal média et moyen de propagande utilisé par le pouvoir, la télévision et la presse écrite étant moins accessibles (et le taux d'illettrisme étant élevé dans certaines zones). Toutes les maisons étaient pourvues d'un poste de radio.

Radio Rwanda est la radio d'État, qui, depuis avril 1992, avait pris ses distances avec le parti du Président.

A partir de 1993, c'est la Radio des Mille collines (RTL) qui s'impose. Elle diffuse alors les messages de haine envers les Tutsi, Les *Inyenzi* (*les cafards*), et appelle les hutu à les tuer (idéologie du Hutu Power). Le succès de la RTL auprès de la population est lié à la programmation de chansons plus modernes que celles de la Radio Radio, jugée vieillottes.

La RTL, aussi surnommée « radio machette », a joué un rôle avéré dans le génocide « Tu n'as pas idée de ce que dit cette radio petite idiote ! Toi tu danses quand on veut te couper les jambes ? » (151) : les Tutsi sont considérés plus grands que les Hutu et pendant les massacres, de nombreuses victimes ont eu les jambes sectionnées.

- Des génocidaires sont en fuite, nombre d'entre eux ont été accueillis sur le sol français et y ont vécu en toute impunité, jusqu'à ce que des associations d'aide aux victimes du génocide telles qu'Ibuka ou encore

le CPR (Collectif des Parties Civiles pour le Rwanda) traquent ces criminels et arrivent à en faire juger certains en France. En 2014, Ainsi Pascal Simbikangwa coupable d'innombrables meurtres au Rwanda a-t-il écopé d'une peine de vingt-cinq ans de prison, c'est le premier en France...vingt ans après le génocide.

Cette nouvelle montre enfin les effets du traumatisme chez les survivants. Il suffit parfois d'une musique pour faire remonter les souvenirs douloureux et biaiser le raisonnement.

EUPHRASIE - Opération biscuit (153 - 164)

Ejo de demain

Euphrasie et Placide sont les seuls survivants du génocide qui a décimé leur famille entière. Ils se retrouvent juste après. Euphrasie raconte ainsi à son frère parti en Tanzanie juste avant les événements du 7 avril, l'assassinat du Président Habyarimana qui a plongé le Rwanda dans le chaos, le massacre de leurs parents réfugiés au plus haut d'une colline au-dessus de Kibuye, près de Bisesero, car c'est l'endroit où les résistants tutsi étaient les plus nombreux.

Bisesero a été le théâtre des massacres de Tutsi et la présence des soldats français (Opération Turquoise) sous l'égide de l'ONU est l'objet aujourd'hui encore de nombreuses polémiques. Les Français, dont la mission première devait être humanitaire (d'où l'« opération biscuit ») sont accusés de n'avoir rien fait pour empêcher les massacres et d'avoir abandonné, fin juin 1994, environ 2000 Tutsi menacés de mort au lieu de leur apporter leur aide, leur promettant de venir les récupérer plus tard. Trois jours après quand les Français revinrent, il n'en restait que 800 à évacuer. Ce n'est pas pour rien que Bisesero a été surnommé « le ghetto de Varsovie du Rwanda », une population en danger, dans des conditions sanitaires catastrophiques, laissée à l'abandon.

C'est à cet épisode du génocide, que l'auteure, par l'intermédiaire de son personnage, fait allusion. La mission de ces soldats, que les Hutu ont vu arriver comme des sauveurs (car ils étaient en train de perdre la guerre contre le FPR) et dont l'inaction voire la complicité ont été rapidement dénoncées par des journalistes sur place (Patrick de Saint Exupéry notamment) et par les rescapés. Depuis 2005 d'ailleurs, la justice française enquête sur les agissements des soldats de

l'Opération turquoise. Les témoignages se contredisent : les gradés sur le terrain accusent les autorités françaises d'avoir tardé à leur donner l'ordre d'évacuer les rescapés de la zone ; quant aux autorités, elles se déchargent sur les soldats en expliquant que la situation avait été mal analysée (les combats n'auraient concerné que des miliciens de l'armée rwandaise et des soldats du FPR).

Une fois sauvée et sortie du Rwanda- il est probable qu'Euphrasie ait fait partie des huit cents rescapés à avoir été évacués par hélicoptère par les casques bleus plusieurs jours après les massacres- Euphrasie seule survivante de son groupe est emmenée dans un camp de réfugiés au Zaïre (anciennement Congo Belge, République Démocratique du Congo depuis 1998), placée sous la tutelle de l'Unicef. Là elle se retrouve entourée par des milliers de hutus qui ont fui et ont été accueillis par les ONG dépassées par les événements. L'épidémie de choléra, due au manque d'hygiène tue beaucoup de monde, « pas seulement les méchants » (158).

A Goma, Euphrasie est obligée de se taire quant à ses origines « Personne ne savait que je venais de Bisesero » (159). Elle raconte sa peur de parler car les Interahamwe sont partout. Ne pas dire qu'elle est Tutsi devient une question de survie. Si les miliciens apprennent qu'elle vient de Bisesero, elle sait qu'elle va mourir. Dans le camp, la propagande anti tutsi continue d'agir « les miliciens disent à tout le monde que les *Inyenzi*, les cafards tutsi, massacraient tous ceux qui rentreraient pour se venger » (159).

Depuis 1990, les exilés tutsi, y compris ceux de Tanzanie, ont été appelés à prendre les armes et à rentrer au Rwanda combattre dans les rangs du FPR. Placide, son frère, a fait partie de ces enfants soldats qui ont servi cette cause.

Euphrasie, comme beaucoup d'orphelins (Félicité Lyamukuru ³par exemple), a pu continuer ses études à Bruxelles.



BLANDINE - Nations (Nocturnes) (165-175)

Ejo de demain

L'action se déroule en 2012.

Deux amies dont une qui vit en France communiquent et s'interrogent sur la reconstruction du Rwanda de l'après génocide. Elles ironisent sur la superficialité de la jeunesse dorée de Kigali, s'inquiètent pour les rescapés qui à un moment ou un autre deviennent fous d'avoir trop souffert et tout enfoui.

La reconstruction est-elle possible au Rwanda ? La réconciliation, tant prônée par les autorités et la communauté internationale est-elle réalisable ?

Comme une ombre au tableau d'une reconstruction réussie et d'une réconciliation nationale en marche, le chagrin des survivants est tenace : leurs blessures cicatrisent lentement et le traumatisme peut surgir à tout instant.

IV. ÉTUDE THÉMATIQUE

A. LES FEMMES

BEAUTÉ

Les femmes tutsi ont la réputation d'être grandes, élancées et d'avoir des traits fins. Dans la première nouvelle, Fébronie dit de sa fille qu'elle a « les (...) yeux de génisse aux cils recourbés » (17). La comparaison peut paraître surprenante au lecteur occidental, mais il faut savoir que les tutsi sont en majorité des éleveurs et que leur relation avec cet animal est particulièrement chaleureuse. La beauté peut se montrer utile, comme dans la nouvelle où Kansilda parvient à faire passer des paquets à sa tante emprisonnée pour espionnage avec l'armée rebelle, par l'intermédiaire d'Ildefonse, sensible à sa beauté et amoureux d'elle. C'est un maigre avantage dans un pays où : « Quand on est une femme, on n'a que sa beauté et la prière » (43). Par contre, la réaction de la française, en l'occurrence Léa « refuse d'être belle » (...) selon les canons de beauté « patriarcaux », comme elle dit » (120). L'auteure s'attache donc aussi à déconstruire les clichés liés à la féminité ou à la prétendue beauté tutsi avec les personnages atypiques du duo que forment Agripine et son amie Léa.

MATERNITÉS

Comme dans toutes les sociétés traditionnelles, les femmes rwandaises avaient beaucoup d'enfants, le constat démographique apparaît dans plusieurs nouvelles : « Les terres surexploitées ne parviennent (...) plus à nourrir les huit enfants en moyenne que chaque femme met au monde. Les enfants sont la seule richesse des familles rwandaises » (56). C'est en effet l'assurance d'avoir l'aide nécessaire aux travaux des champs et aussi une façon d'assurer les soins pour les vieux jours des parents.

Le Rwanda, contrairement à la plupart des pays africains, est très densément peuplé, au point que la terre est venue à manquer, ce qui est problématique pour une société très largement agricole. Ainsi, dans les années 80, le gouvernement cherche à limiter le nombre de naissances, et les missionnaires prennent part à ce projet. En ce qui concerne la contraception : sœur Anne parle de méthode Ogino à « des paysannes analphabètes (ce qui) est loin d'être facile », il faut « toucher les filles dès l'école » (57) une petite bonne « est morte en couches à vingt-cinq ans et a laissé à son pauvre mari quatre bouches à nourrir. Quelle inconscience, quelle tristesse ! » (57). On constate ici au passage l'ironie de l'autrice dans l'opinion consternée de la religieuse sur « le pauvre mari », comme si sa

femme avait décidé toute seule, sans réfléchir, de faire quatre enfants, avant d'avoir la mauvaise idée de mourir si jeune.

Le nombre de femmes ayant beaucoup d'enfants est très largement répandu au point que le langage courant invente une expression : « Kubyara indahekana, c'est ainsi que l'on dit d'une femme qui a plus de bébés que son dos ne peut en porter à la fois » (19).

Cette sœur Anne ne mesure pas que la fonction de mère de famille nombreuse n'est pas une sinécure, c'est ce que constate Fébronie : « J'ai toujours pensé que rien de bon ne pouvait sortir de nos vies de femmes » (20) « Si une génération sur deux ça pouvait être aux hommes de porter les enfants dans leur ventre et de les élever, le cercle vicieux serait rompu et le destin des filles libéré » (20-21). La maternité n'est pas seulement lourde à porter par les charges maternelles qu'elle suppose, mais aussi par l'inégalité des statuts qu'elle engendre.

RÔLE

Cette forme de soumission existe depuis trop longtemps d'après Fébronie, et ne risque pas de disparaître de si tôt parce que l'éducation des jeunes filles intègre un modèle de servitude qui s'éternise : « Nous sommes trop pleines d'amertume et de souffrances tues, passées de génération en génération, essence que chaque mère a inconsciemment distillée avant de la mélanger au beurre dont elle badigeonne les corps de ses petites filles » (20). Les images utilisées ici montrent un état qui pourrait paraître inhérent (essence) au genre féminin mais qui est en réalité le résultat d'une éducation, d'un conditionnement social (« la condition féminine »), inoculé dès l'enfance dans la façon dont les mères élèvent leurs filles.

Ce n'est pas l'arrivée des missionnaires qui peut améliorer la situation puisque l'éducation religieuse enferme la jeune fille dans un carcan qui la cantonne à l'état de femme pieuse et soumise. Si on est une fille, il ne faut pas rester « trop longtemps sans tâche ménagère utile, l'esprit vide de tout chant de messe ou liste de courses, s'évadant dans des rêveries infertiles et égoïstes » (41). L'emploi d'une femme ne se conçoit qu'au service des autres, mari, enfants, et dans des tâches particulièrement définies. Le rôle de sœur Anne est de les former à cela : faire « les nappes brodées » (58) leur enseigner suffisamment de mathématiques pour savoir gérer le budget du ménage, et, au mieux, si elle travaillent, elles seront secrétaires, donc toujours subalternes. Quand la mixité est imposée par le ministère les sœurs ont obtenu « qu'il y ait des filières pour filles et d'autres exclusivement masculines. Qui aurait l'idée d'enseigner la maçonnerie ou la menuiserie à une femme de toute façon ? » (58). Pour Sœur Anne : la place

de la femme n'est pas du tout dans des décisions autres que celles du foyer : « je trouve chez certains enseignants (et même les femmes) un goût immodéré pour les débats partisans » (60) sœur Anne écrit cela en 1993, alors même que les événements laissent supposer la catastrophe imminente dans laquelle les femmes ont payé un lourd tribut.

Même Béatrice, dans la nouvelle qui montre pourtant qu'elle appartient à un milieu cultivé, considérait du temps où elle était plus jeune, au Rwanda, que : « Travail et humilité (sont) les plus grandes vertus pour une femme rwandaise » (146). L'emploi du présent employé par l'autrice montre d'une façon ironique, avec l'antiphrase « vertu » que la situation n'a pas forcément changé, sur ce point.

PRESSION SOCIALE

Ce qui est frappant également dans le destin des femmes évoqué dans ce recueil, c'est le poids et l'importance que représente l'entourage immédiat et élargi. Le cercle familial influence considérablement l'individu, et surtout la femme, la famille proche, éloignée, mais également les voisins, les gens du quartier, le « qu'en dira-t-on » exerce un poids non négligeable.

Les surveillances portent sur la vie familiale, les grossesses : ainsi Fébronie, qui attend dix ans avoir d'avoir son deuxième enfant se voit jugée : « les autres femmes sur la colline (la) taquinaient » (18) « Les médisances de ma belle-mère qui me croyaient incapable d'enfanter encore » (19). On imagine le calvaire pour les femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfant comme Pélagie qui se considère comme « paria » ! (31). L'entourage se permet également des commentaires sur la façon d'élever son enfant « Ce garçon est trop collé à sa mère, ça ne donnera pas un vrai homme » (19). Pour Bazilisa : « Le regard des autres a toujours été là. J'ai grandi dans un pays où les gens ne te quittaient pas des yeux. Le moindre changement dans ta physionomie était utilisé pour alimenter des rumeurs sur ta supposée grossesse ou ta prétendue contamination par le sida » (128). L'existence d'une femme n'a aucune valeur individuelle semble-t-il, seule sa présence auprès des autres est considérée : « Il n'y a pire honte pour une veuve que d'être reniée par son fils aîné. Une femme n'est pas grand-chose sans un homme qui puisse dire à tous « elle est mon épouse, elle est ma mère, ou c'est ma fille » (23). Quand il est question de prendre une décision importante, « le conseil de famille » se réunit (155).

Tout le monde parle sur tout le monde, mais surtout, les femmes sont observées à la loupe. Bazilisa se fait discrète dans sa liaison avec Richard « pour que les domestiques (rwandais) n'aient rien à colporter sur (elle) »

(132) ; malgré cela, elle est dénoncée auprès de l'évêché qui lui adresse un avertissement.

Au-delà des aspects qui relèvent des femmes stricto sensu, tout est matière à observations sur le comportement des autres, même le chauffeur de taxi qui véhicule France, se permet « une voix (...) moqueuse parce qu'elle ne parle pas la langue de sa cousine (76). Les racontars sont légion, quelles qu'en soient les conséquences : la « rumeur » apparaît plusieurs fois dans les nouvelles : celle qui dit que Fébronie a empoisonné son mari, « Ma belle-sœur a fait courir le bruit que c'est moi qui l'avais empoisonné » (17) les rumeurs selon lesquelles une voisine serait morte empoisonnée à cause des jalousies (« des cousins sans doute ») sur sa réussite commerciale (95) ou une rumeur selon laquelle des blancs auraient trouvé une tombe d'extra terrestres (97).

La façon de considérer les gens dans la société relève parfois d'une grande cruauté : Kansilda est heureuse d'avoir été élevée par sa tante car elle échappe « à la faim et (aux) yeux moqueurs » (36), son crime : être orpheline après les massacres de soixante-treize.

Kansilda essaie de raconter que: « le regard constant de toute la communauté sur chaque acte que tu poses te tient éloigné de la déviance » (41).

Lorsque Béatrice parle de l'importance de la radio dans les foyers, elle montre bien que, la participation des auditeurs est un moyen d'informer « ton voisin de ta bonne fortune » (146) et de le rendre « rongé par la curiosité » (146)

Le climat est celui de la suspicion et de la méfiance par peur des observations jalouses et malveillantes. Il n'est pas surprenant de constater que dans ce contexte où l'observation du voisin est exercée en temps normal, elle ait pu avoir un impact considérable dans les dénonciations durant le génocide.

MARIAGE

On a vu plus haut que l'accomplissement de la vie d'une femme ne peut être envisageable qu'à travers le mariage, plusieurs personnages des nouvelles de ce recueil en apportent le témoignage : « Fonder une famille, le rêve de toutes les orphelines. Epouser un Blanc, la promesse d'une vie aisée » (132), c'est ce que dit une jeune fille en 1994, difficilement imaginable pour un lecteur européen aujourd'hui. Le parallélisme syntaxique, ainsi que l'asyndète font apparaître l'idée selon laquelle les deux phrases expriment une mécanique impossible à contredire, et véritablement systématique.

L'amour n'est pas une priorité et c'est parfois même un problème : Aurélia dit à son amie Kansilda qui se refuse à Ildefonse (amoureuse d'un autre) « pauvre folle, il n'y a rien de pire qui puisse arriver à une rwandaise que de tomber amoureuse, nous ne sommes pas programmées pour cela, ça ne peut que mal se terminer pour toi » (45) Même Pélagie qui ne peut pas avoir d'enfant, fréquente l'église « pour chercher un mari » (31) et elle considère faire partie des « parias » de ce pays. « à moins d'avoir mon propre foyer, je n'avais que le voile comme alternative » (32).

Toutes ces femmes sont des orphelines, qui cherchent à retrouver un sens à leur vie, et à occuper une place dans cette société ultra patriarcale, et l'on retrouve cette volonté aussi bien avant le génocide qu'après, à plus forte raison peut-être, comme on le voit dans la dernière nouvelle où Blandine « s'est mariée, un peu trop vite- « Mais il fallait recréer une famille pour être moins seule ! » (168) Mais l'auteure nous montre bien dans le destin de Blandine que cette issue n'est pas la solution infaillible pour tenter de restaurer l'irréparable.

B. LA NARRATION DU GÉNOCIDE

Parce qu'elle pense que le récit brut de ce qui s'est déroulé pendant le génocide est inentendable pour beaucoup, l'autrice parvient à nous rendre compte de l'horreur de ces cents jours et de leurs conséquences d'une façon telle que nous la comprenons par petites touches à peine esquissées, au détour d'une phrase anodine, comme un coup de poignard, sur lequel on fait marche arrière en se demandant si on a bien lu ? bien compris ?

Le premier choc se trouve à la première page, tout à la fin d'une longue phrase, qui concerne un autre personnage : Félicita, de telle sorte qu'on ne s'attend pas à cette information : la narratrice a été frappée. Mais on ne sait pas par qui, on ne connaît que son prénom : Harerimana. Il faut tourner la page pour comprendre qu'il s'agit de son fils aîné, chéri, couvé, allaité, chouchouté, aux soins exclusifs de sa mère pendant dix ans avant l'arrivée de sa petite soeur. Le lecteur est saisi d'emblée : voilà ce qui a été rendu possible dans la violence du génocide, capable d'effacer les liens du sang, l'osmose qui lie une mère et son enfant, « s'il pouvait me tuer (.) il le ferait sans doute » (24)

Une autre belle gifle qu'on ne voit pas arriver se révèle au début de la nouvelle « France-Kazungu », le temps de comprendre que la narratrice se trouve aux toilettes, « ne pas penser aux petits cousins qui ont été jetés dans ce trou il y a douze ans », fin de la phrase, on passe à autre chose, même si la transition est adéquate : « Ce pays est un cauchemar », de même que les retrouvailles avec sa cousine ne laissent pas prévoir qu' « elle (plaque) son moignon sur la bouche » (76), l'effet de surprise est lourd de sens : la phrase montre à quel point le geste est cruel dans la mesure où on comprend que Félicitée était adolescente quand on l'a mutilée, une cruauté non compréhensible et choquante d'une part, et le texte ne montre pas de surprise ni de réaction de la part de la narratrice qui pourtant découvre aussi l'infirmité subie par sa cousine. Que peut-on en déduire ? Peut-être que l'effet de surprise n'existe pas pour la narratrice dans la mesure où elle est partie en 1992, elle a connu les signes avant coureurs du déchaînement de haine, et, exilée mais originaire du Rwanda, elle connaît l'ampleur de la cruauté subie par ses compatriotes. Le lecteur, lui, n'est pas prêt à rencontrer les séquelles visibles au quotidien. Il est choqué de lire que les chèvres jouent avec des os déterrés par la pluie (74), choqué de lire qu'on peut parler de « mes frères et sœurs découpés » (164).

Le viol

Il n'est jamais évoqué de façon explicite non plus, mais il a laissé des traces profondes comme chez Béatrice, installée en France, étudiante, qui, se sentant en danger, accumule les vêtements sur elle : « vraiment pas du genre à attirer les violeurs » (141-142), et souvent, la façon de l'exprimer provoque également une pause dans la lecture, une réflexion pour mesurer l'ampleur du sens des mots et des phrases. C'est le cas pour Bazilisa, qui vivait à Butare pendant le génocide, on sait au début de la nouvelle, qu'elle a des cicatrices aux chevilles, qu'elle boite, c'est dit explicitement, mais le reste, on le comprend lorsque son fiancé revenant de France la retrouve dans un hôpital après les cent jours atroces, et qu'il la prend dans ses bras : « un geste complètement violent pour moi à ce moment-là » (133-134) et plus tard, quelque temps après son arrivée en France, c'est Maria qui arrive doucement à la mettre en confiance, « je n'avais autorisé personne à me toucher depuis juin quatre-vingt quatorze » (138) Cette phrase est au passé, le temps de l'énoncé, mais la douleur existe encore, exprimée au moment de l'énonciation cette fois : « Je n'ai toujours pas laissé une main d'homme m'approcher » (138). Une méfiance qui dure : « il faut du temps pour accepter que tous ne sont pas des ordures, quand on n'en a rencontré que la lie » (120). Suggérer l'événement rend l'impact plus frappant sur l'esprit du lecteur, parce que son imagination travaille. L'autrice parvient subtilement à révéler de manière tacite et avec force, l'ampleur d'un traumatisme impossible à raconter.

Les confidentes: des femmes fracassées, elles aussi.

Léa et Maria, elles seules sont capables de recevoir les confidences d'une femme brisée. Contrairement aux victimes au Rwanda qui se parlent entre elles : France parle avec sa cousine Félicitée (76), Jeanne parle avec le mari de sa sœur Spesiyoza, massacrée dans une église (83), Euphrasie a retrouvé son frère Placide, même si le dialogue est difficile, (161), Béatrice vit dans le nord de la France, pas très loin de sa sœur qui habite Tournai en Belgique, (143), entre eux, ils peuvent parler, ils savent, ils comprennent : ils y étaient. Et même Pascasie (161) qui pourtant est une femme hutu, mais elle est tellement dévastée aussi, par la misère dans le camp, par la perte de sa famille, elle s'occupe d'Euphrasie « pour ne pas devenir folle » elle connaît le désastre, alors Euphrasie lui parle de sa « vraie histoire pour la première fois » ».

Mais Agrippine (113) et Bazilisa (125) vivent en France, sans compatriote proche d'elles, la France, le pays d'accueil certes, mais dont les habitants ont « regardé ailleurs » pendant le génocide. Difficile alors de

trouver l'écoute nécessaire au récit d'horreurs perpétrées par un gouvernement rwandais soutenu par Paris.

Agrippine est traumatisée par les jours de « calvaire de mai nonante-quatre » (115), traquée, terrorisée, elle a accompagné l'agonie de sa mère. Elles se terraient dans l'angoisse de cet instant redouté. Comment trouver une oreille capable ou digne, d'entendre au moins sinon de comprendre. Agrippine a vite constaté que c'était inutile : trop d'égoïsme, de condescendance, voire d'indifférence ou même de racisme. Mais Léa « ma seule véritable amie » (117) a compris parce qu'elle même est « cassée par la vie », sa mère a tenté de la noyer quand elle était petite..., Léa analyse très bien le problème : « Les gens (...) ne veulent pas admettre que leurs cicatrices (...) sont toutes petites à côté des tiennes » (117), elle qui connaît « l'abandon, l'errance et les humiliations » (118) n'a pas besoin d'entendre les détails pour mesurer la souffrance de son amie.

Maria aussi est capable de percevoir la désolation qui envahit l'esprit de Bazilisa qui, même si elle croise des personnes également déracinées, enfants d'immigrées, avec des problèmes communs, éprouve un malaise différent, beaucoup trop profond : « je ne peux pas leur parler des tendons d'Achille sectionnés, des jambes raccourcies, des nez machettés » (128). Maria est la grand-mère de son ex-mari, elle sait comment faire, « elle aussi a connu la guerre » (130), « pas besoin de lui dire les choses en détail » (137), Maria sait qu'on finit par « apprivoiser » la peur, elle sait trouver les mots et les gestes et permettre à Bazilisa de s'abandonner en toute confiance dans une forme d'apaisement.

C. LA RELIGION VUE PAR LES RWANDAIS

Vue comme un refuge, réconfort

Fébronie fait une prière à l'église, le dimanche des Rameaux elle demande au Seigneur : « ne trahis pas son nom, Seigneur ! » (17) au début de la nouvelle, et « Père, ne fais pas mentir son nom » (24), à la fin de la nouvelle. Dans cette structure en boucle, elle parle de ses enfants mais surtout de son fils, Harerimana dont le nom signifie : « C'est Dieu qui élève les enfants », c'est-à-dire, c'est Dieu qui les guide à devenir homme de bonne conduite dans la sagesse. Tuer sa mère, serait donc renier l'étoile sous laquelle il est né. La formulation de la prière de Fébronie ne porte pas sur sa volonté de rester en vie, mais sur la perte d'un amour filial qui la déchire : « Mon fils me méprise désormais », « s'il pouvait me tuer (...) il le ferait sans doute » (24), c'est son enfant préféré, celui à qui elle a tout donné et qui partageait avec elle une étroite complicité. L'église est son seul refuge, elle se blottit dans la prière « à genoux plus longtemps que tout le monde » (17), et autour d'elle le reste disparaît : « Quand je sors enfin, il n'y a plus personne devant l'église » (24)

Kansilda va remercier Dieu chaque année à la messe de Te Deum pour avoir été sauvée de la rafle de 1973, (36), dans la cathédrale de Butare qui est « comble » (37), elle prie pour « la protection éternelle du Créateur » (37) Son petit ami est très croyant, il participe à l'évangélisation, (36). Quand sa tante, qui l'« a élevée en bonne chrétienne » (36) est arrêtée en octobre 1990, soupçonnée d'espionnage, elle récite des rosaires avec les enfants et « se laiss(e) engourdir par la prière » (39).

Mais on peut remarquer que ces comportements de fervente foi et de recherche du soutien de Dieu ne sont visibles, dans le recueil que pour les premières nouvelles qui se situent dans le temps AVANT le génocide, dans un point de vue narratif de personnage femme rwandaise tutsi. La nouvelle qui suit est de forme épistolaire, vue par une religieuse blanche et elle constitue la charnière du recueil, puisque les lettres sont datées de 1983 à 2013. Les personnages rencontrés dans la partie APRES, n'ont pas abandonné la religion, mais celle-ci apparaît sous une autre forme.

Vue comme obligatoire, une institution

Pélagie (31) va à l'église pentecôtiste pour, dit-elle, trouver un mari et Ladislas « par désœuvrement » il avoue à Pélagie qu'il ne croit pas vraiment en Dieu, chose incroyable au Rwanda (31-32). Le verbe « avouer » laisse deviner une pression qui consisterait à voir d'un mauvais œil celui ou celle qui n'a pas la foi. On remarque que l'enseignement est souvent donné dans des écoles catholiques, et si Butare a une cathédrale (37), c'est que les fidèles sont nombreux et la présence de l'Eglise très marquée, on élève les enfants en bon chrétien (36), on apprend par cœur les prières utiles en diverses circonstances de la vie dans le *Livre du chrétien* (42), parce qu'il faut occuper l'esprit des rwandais et surtout les femmes. C'est une condition pour faire un bon mariage, comme le ménage et la cuisine. Bazilisa reçoit des avertissements de l'évêché parce qu'elle fréquente un garçon sans être mariée, blanc de surcroît (132), la surveillance est active.

L'Eglise: Hutu? ou Tutsi?

Kansilda (Tutsi) va remercier Dieu d'avoir échappé aux rafles (des Hutu) de 1973 et trouve à l'église une femme « très pieuse », parente du président (Hutu) qui chante pour remercier Dieu des dernières victoires de l'armée rwandaise (Hutu) et le supplier de la protéger des violences de l'ennemi (Tutsi) (37). De quel côté Dieu est-il ? On ne peut s'empêcher de faire un lien avec une phrase ironique de Voltaire dans *Candide* : « les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp » (Chapitre trois).

Mélange du chrétien et du païen

Fébronie assiste à une cérémonie , celle des voyantes de Kibeho sur l'esplanade des apparitions et, la jeune fille aux « yeux révulsés et aux bras tendus », qui voit et entend la vierge Marie, (21) fait penser au spectacle d'une cérémonie dédiée aux esprits. Fébronie dit de sa fille Felicita qu'elle ressemble à cette jeune fille, « cette enfant a quelque chose d'étrange. Un pouvoir qui lui permet de deviner la pensée des gens, de parler avec les morts » (20) et le jour de sa naissance, la mère de Dieu annonce, par la voix des collégiennes voyantes, que « le ciel allait déverser l'enfer sur nos têtes » (21)

Le mari de Spesiyoza veut invoquer les ancêtres (94), il cherche un devin qui communique avec le pays des morts, comme cela pouvait se faire

dans la coutume du Rwanda avant l'évangélisation et l'interdiction des rites jugés « païens ». Le recours à l'âme des ancêtres est la seule consolation du mari de Spesiyoza, tuée dans une église (90). Mais pour sa sœur, qui appartient à une église pentecôtiste, « les pratiques traditionnelles étaient l'antichambre de l'enfer » (94), c'est « un délire », elle ne veut pas « être mêlée à des délires païens » (100). Mais le narrateur/personnage y a recours, parce qu'il ne connaît pas la paix tant qu'il n'a pas retrouvé le corps de Spesiyoza, et la religion ne peut pas lui donner cet apaisement.

APRÈS

La sœur et le beau frère de Spesiyosa sont « DESORMAIS » adeptes d'une église pentecôtiste (94), Spesiyoza a été tuée dans une église (90) et on devine que cela contribue à vouloir s'éloigner d'une religion dans laquelle Dieu permet la persécution. La foi n'a pas disparu au Rwanda après le génocide, loin s'en faut. Mais beaucoup se sont tournés vers d'autres religions, quittant l'Église catholique chrétienne qui n'avait pas protégé ses ouailles. On a ainsi vu fleurir de très nombreuses églises évangélistes mais aussi nombre de conversion à l'Islam, jusqu'alors marginal dans le pays.

Un médecin qui inscrit sa nièce rescapée dans l'école de sœur Anne l'invective : « Pourquoi l'Eglise n'a t-elle pas arrêté le génocide ? » (66), « votre maison a été d'une incroyable lâcheté » (67) « je ne vous fais plus confiance pour élever les âmes vers le bien « 67 », et dans sa lettre de 2013, sœur Anne évoque la défection de nombre des fidèles de l'Église catholique après le génocide au Rwanda .

La religion des colons

Elle est concentrée dans la nouvelle « Sœur Anne - Ne vois-tu rien venir ? », titre ironique puisque le personnage est aveuglé par des sentiments bien pensants et ne se doute pas de la catastrophe qui se prépare. Pourtant elle s'installe à Butare en 1983 et elle a eu le temps de connaître le pays quand arrive avril 94.

Elle exerce dans une école pour jeunes filles qui, ayant échoué dans leurs études, sont formées à devenir de bonnes épouses « civilisées, responsables et pieuses » (49)

Elle admire son évêque « un honnête croyant qui respecte le rôle primordial joué par notre mère l'Eglise dans l'éducation de la jeunesse rwandaise » (50), elle admire aussi le premier évangéliste du Rwanda Mgr Joseph Hirth (50) pour son efficacité à convertir les autochtones : baptiser 30 000 personnes en vingt ans, « remarquable prélat missionnaire (.) qui a consacré toute sa vie à la formation de bons indigènes dignes de bénéficier du salut éternel » (50), des personnes « facilement apprivoisables » (51)

Sœur Anne prend connaissance de l'implication de l'Eglise pendant la révolution de 1959 mais elle minimise les massacres de tutsis « quelque peu malmenés » (53) selon elle, de même qu'en 1995, elle considère comme « mauvaises langues » (62) ceux qui parlent de la participation de prêtres ou religieuses au génocide.

On remarque le soutien aux dirigeants, déjà par le fait que les religieuses font de la formation des jeunes filles sur la contraception et le rôle dans la planification familiale. D'autre part, quand, une fois arrivée au Cameroun, sœur Anne rencontre un ami médecin « haut dignitaire du parti présidentiel » qui vient chercher refuge à l'évêché (62), elle ne veut pas croire sa consœur qui évoque sa participation aux tueries : « je pense que le chagrin obscurcit son cœur » (63) .

Personnellement sœur Anne ne prend aucune position. Même devant l'évidente montée de la haine, elle considère qu'elle ne doit pas donner son avis, et que ce n'est pas son rôle de prendre parti. Elle connaîtra pourtant la honte ou la lâcheté au moment de l'évacuation, quand elle doit abandonner les tutsis à leur sort : « « moi qui baissais les yeux sur mon volant, évitant à tout prix de croiser un regard connu » (61) et, elle admet de mauvaise grâce les accusations de lâcheté d'un parent d'élève « on n'aime pas s'entendre dire par un laïc que l'on doit faire son examen de conscience » (67) mais en 1996, elle a ouvert les yeux et enfin réfléchi, avouant que ses anciennes certitudes se sont fragilisées « certaines de mes convictions d'autrefois sont mises à mal par ce que j'entends et ce que je vois » (66).

Au début de la nouvelle, à Butare, il existe une trentaine de congrégations, une cathédrale, l'Eglise est très présente quand elle arrive c'est « un petit Vatican », alors que dans la dernière lettre de 2013, la narratrice constate l'amointrissement du pouvoir religieux.

Apocalypse

Les jeunes filles qui vont à l'école sont souvent scolarisées dans des institutions catholiques, comme celle de sœur Anne qui reçoit une nouvelle inscription à la fin de la nouvelle (66), celles qui n'étudient pas, apprennent avec les sœurs à être une « bonne épouse », « quand on est une femme, on n'a que sa beauté et la prière » (43) aussi, la culture des personnages est largement imprégnée des textes religieux. Les femmes connaissent les « prières utiles contenues dans le Livre du chrétien » (42), une prière pour chaque chose de la vie, comme un mode d'emploi, et l'évêché gère un home de jeunes filles (132) étroitement surveillées.

Dès le début de la première nouvelle, le décor est une église au jour des Rameaux, le fils de Fébronie qui est venue prier, s'appelle Harerimana : « c'est Dieu qui élève les enfants » (18), les moments importants sont marqués par des repères religieux : « ce jour d'Epiphanie » (21), certaines femmes ne manqueraient une messe pour rien au monde comme Kansilda qui se rend régulièrement à la cathédrale de Butare (36) pour le Te Deum.

Il n'est donc pas étonnant que le génocide soit perçu comme la fin du monde et d'une certaine idée de Dieu ; d'ailleurs, Kansilda se pose la question, déjà avant le génocide, à propos des arrestations en 90, « Où donc était Dieu, garant de l'ordre du Rwanda, à ce moment-là ? » (42). Il est important de savoir cependant que « Imana », le nom utilisé pour désigner Dieu par les missionnaires catholiques est le même que celui forgé par les Rwandais d'avant la colonisation, qui avait déjà une religion monothéiste. D'où l'amalgame qu'il peut parfois y avoir et qui a depuis été fortement critiqué. Le « Imana » des proverbes anciens (« Imana yirirwa ahandi igataha i Rwanda », Dieu passe sa journée ailleurs mais rentre toujours passer la nuit au Rwanda) parlent du Dieu du Rwanda de toujours. Le pays était déjà très imprégné d'une forte religiosité traditionnellement.

Les nouvelles qui présentent des personnages avant le génocide font référence à une catastrophe prochaine : les apparitions de Kibeho ne sont pas une invention de l'auteure, en 1982, trois femmes affirment que la Vierge Marie leur est apparue pour leur montrer des images, « le pays allait se couvrir d'un fleuve de sang » (21), « le ciel allait déverser l'enfer sur nos têtes » (21), (c'est exactement ce qui se produit 12 ans plus tard). Après la messe d'action de grâces, à laquelle se rend Kansilda pour remercier le Seigneur de l' « avoir sauvée de la tuerie de soixante-treize » ! (36), Aurélia ressent bien que « Ce Te Deum ne laisse rien présager de bon pour les tutsi » (46)

La notion d'Apocalypse est évoquée deux fois dans le recueil : Lorsqu'Euphrasie voit arriver l'hélicoptère des français, sa lumière lui semble venir du ciel, « J'ai pensé aux images de l'Apocalypse avec lesquelles

les sœurs Benebikira nous enseignaient la foi chrétienne. Je ne savais plus si j'étais sur terre ou en enfer » (157). Un enseignement de la foi, basé sur la crainte du jugement dernier, une assimilation du génocide avec l'Apocalypse.

D'autre part, lorsque Béatrice était jeune, elle écoutait la radio avec son père, qui lui avait dit : « C'est la musique de l'Apocalypse ça, c'est Wagner ! » (145), la musique classique à la radio, au Rwanda, c'est le signe qu'un malheur est arrivé, c'est l'annonce d'un coup d'Etat, c'est la mort du président Habyarimana, c'est le déchaînement des machettes. Béatrice est conditionnée par cette musique, au point d'en être encore habitée, sept ans après (144).

On relève ici un aspect religieux et un aspect politique relatant l'Apocalypse, il peut paraître troublant de se rappeler que l'on date l'Apocalypse dans les années 90 du premier siècle, qu'il y était question de la séparation de deux communautés dans des tensions civiles, religieuses, politiques, qu'un groupe se sentait opprimé par rapport à l'autre, et que les horreurs y sont annoncées par des prophéties. Le terme a perdu de sa force religieuse et on l'emploie dans le vocabulaire commun, mais il garde toujours une connotation de violence et de fin du monde.

V. DEVOIR DE TYPE BACCALAURÉAT

Vous ferez le commentaire de l'extrait suivant :

Nouvelle : « **Agripine- Menstruel** »: page 115 « Je n'ai pas peur du sang... » jusque page 116 « ... Ils s'en fichent complètement ».

I Le sang et l'eau :

Les deux éléments liquides ont une occurrence très marquée, la répétition est volontairement scandée au fil du texte avec quatre fois le mot « sang » et six fois le mot « eau », sans parler des termes qui y sont étroitement liés comme « couper », liquide », « gargouillis » pour le sang et trois fois « pluie » et « douche » pour l'eau, ainsi que : « égouts », « bain », « lave », « lapent », « flaque », « s'abreuvent » et « mares ».

A Le sang :

Le terme apparaît dès la première phrase de l'extrait, mais on tient à préciser qu'il y a sang et sang. Celui qui coule dans les veines, et qui représente la vie, et celui qui vient du ventre, assimilé par le personnage, avec la mort. « Un ovule non fécondé », qui ne donnera pas la vie d'une part, mais surtout une période de menstruations qui renouvelle chaque mois un souvenir excessivement douloureux où la narratrice a assisté, impuissante à l'agonie de sa mère ». L'idée de la mort apparaît dans la personnification qui consiste à parler du sang « haletant », « qui se traîne dans un rôle qui expire » jusqu'à faire place au « silence épais (qui) me laisse vide et asséchée ».

Le reniement de cette féminité s'observe dans le contraste entre la phrase située juste avant l'extrait : le sang « lourd et visqueux, entre mes cuisses », et « ce liquide-là ne vient pas de mon corps ». La détestation est mise en relief doublement par le présentatif « ce » et l'adverbe « là » isolant la particularité de ce sang et surtout de ce qu'il représente. Une accumulation de termes péjoratifs permet de mesurer la profondeur du malaise qui envahit les sens du personnage : (hors texte : le « regard , rendu muet par cent jours de soif » p.114) l'ouïe surtout avec : « gargouillis », « haletant », « rôle », « silence » , « bruits », « voix », « radio », « chuintement », « bouche les oreilles », : c'est comme une obsession qui envahit l'esprit au point de devenir « insupportable », et le sens du toucher également avec « asséchée », « nue », « m'ébouillante ».

C'est l'eau qui constitue un remède au malaise, « qui (...) emporte le sang dans les égouts ». Entre le paragraphe qui expose la souffrance liée au sang et le paragraphe qui détaille l'importance de l'eau, une phrase courte, affirmative, catégorique, que l'on pourrait entendre comme un cri « Je ne supporte plus mes règles ».

B L'eau :

L'importance de l'eau se mesure à la ligne 8, « L'eau, c'est tout ce que j'ai pu faire pour elle ». Le mot est isolé, mis en exergue, en début de paragraphe, en début de phrase, isolé par une virgule, comme sous un projecteur, et repris dans la phrase suivante par la mise en valeur de la forme présentative : « C'est à l'eau que je m'accroche... »

Mais là encore, comme il y avait sang et sang, il y a eau et eau.

Entre le sang et l'eau, la narratrice consacre un paragraphe aux conditions terribles dans lesquelles le génocide les a plongées sa mère et elle même. Enterrées pour ainsi dire, affamées, assoiffées, sales, dans l'attente de l'hallali.

L'eau est présentée comme élément vital, en quantité insuffisante pour désaltérer la mère mourante « un peu d'eau de pluie à l'embrasement des lèvres », c'est l'eau que l'on boit, comme le font les animaux : « les chiens lapent », « les buffles s'abreuvent », « une bouteille d'eau minérale à portée de main ». Elle est devenue, par la suite, un élément précieux et fusionnel pour la narratrice dévastée qui a souffert de la soif.

Mais c'est aussi dans une large mesure, ce qui permet de se démarquer de cette animalisation vécue comme un traumatisme. De même que l'eau brûlante chasse le sang/souvenir de mort, l'eau réfute le sentiment d'avoir été assimilée à une bête traquée et le texte montre clairement la différence : « Les animaux ne prennent pas (...) de bain parfumé », « je me lave constamment », « j'essaie tous les gels douche ».

L'eau est un remède à la soif, certes, mais ici un antidote à « cette honte-là », au « chagrin » et au « trouble ».

II L'homme et la bête :

Le paragraphe central de l'extrait évoque un moment du génocide, « mai nonante quatre », (terminologie connotant la colonisation belge), dans lequel les gens se sont comportés d'une manière incroyablement inhumaine, dans une chasse à l'homme inouïe. La présence de la radio, apparaît l.7 si importante dans la vie quotidienne des rwandais (cf. la nouvelle « Béatrice-coup d'état classique ») et si criminelle aussi dans la mesure où la RTL

(« radio machette ») véhicule la haine et l'appel au sang. Le génocide divise le pays en prédateurs et en proies. C'est exactement ce qu'exprime la phrase, au centre du paragraphe : « des hommes (A) devenus chiens (B) et de chiens (B') mangeurs d'hommes (A') » La disposition en chiasme (ABB'A') illustre le chamboulement dans les relations entre les habitants du Rwanda, puisque la notion de relation humaine avait disparu : père, mère, parents enfant, mari et femme, au profit d'une dichotomie sanguinaire Hutu/Tutsi. Le vocabulaire de la chasse apparaît d'ailleurs dans le texte avec : « attaque », « tueurs », « achever », qui se rapporte aux « chiens mangeurs d'hommes » l. 19.

Les victimes sont obligées de se creuser des terriers, de même que les mares infestées l.31 évoquent au lecteur averti les cachettes des victimes massacrées jusque sous les eaux croupies des marais environnants.

Mais la cruauté sanguinaire des bourreaux, dans le texte, n'est pas mesurable au regard de ce qu'ils font qui n'est pas explicitement exprimé, mais plutôt dans l'analyse de ce qu'ils rendent possible : réduire des gens, des femmes, des enfants, à l'état de bêtes.

Face à la menace, les gens se sont réfugiés sur « la colline de Save », ils se cachent dans la nature, ils sont traqués, ils changent d'endroit pour éviter d'être repérés « les cachettes successives », la notion de « troupeau », « gardée », de « chiens » donne d'eux, population déplacée, une première connotation animale. Dans la chronologie des faits, on relève les mots « cachettes », « attente », « attaque », « fossé », « achever ». On peut imaginer la terreur envahissant les personnes qui se sont enterrées, comme du gibier, attentives au moindre bruit annonçant une mise à mort imminente, attention affûtée, sur le qui vive (ironie des mots !) sans repos, pendant des jours sans nourriture et sans eau. C'est ce que la narratrice appelle « notre calvaire », Calvaire, l'évocation d'une autre colline synonyme de supplice et de mise à mort.

III Exprimer l'indicible :

Dans cette nouvelle, comme dans la plupart des autres nouvelles du recueil, la stratégie de l'auteure consiste à laisser deviner au fil du texte, de quoi il est question. Il existe une indication dans le titre « Menstruel » qui peut paraître surprenante, laissant le lecteur dubitatif, suivie d'indices relatifs à l'odeur « fer moisi », « décoction », de périphrases « les jours sentant le fer humide », « mauvaise surprise mensuelle » « souvenir qui coule (...) entre mes cuisses » , la piste n'est pas évidente, on n'ose y croire tant par la rareté du propos en ces termes que par le flou qui l'englobe, le tabou qui l'entoure, à cause des détours également « ce liquide-là ne vient pas de mon

corps », reniement qui dérange la compréhension. D'habitude, en grammaire, les pronoms succèdent au nom qu'ils représentent, ici, c'est l'inverse. Cela crée une sorte de suspense, de mystère qui s'éclaircit à mesure que se lisent les indices jusqu'à une phrase tonitruante « Je ne supporte plus mes règles », mise en valeur par son isolement et qui introduit la clé de la répugnance : le renouvellement par le souvenir régulier, et inéluctable d'une situation traumatisante.

La narratrice ne dit pas qu'elle souffre, elle jette des mots, au lecteur d'imaginer le supplice. Celui d'une adolescente qui n'a pas pu sauver sa mère, « sans pouvoir rien faire d'autre.. », obligée à la voir s'éteindre peu à peu, n'ayant comme secours que les gouttes de pluie d'un mois de mai au Rwanda en fin de saison des pluies. Quatre jours de frayeur, et d'attente, « les tueurs ne sont pas venus nous achever » aux abois, blessées dans « l'attaque » qui a précédé, sales, dans « un fossé » affamées, assoiffées, en présence d'un être aimé que l'on voit s'affaiblir, (« le corps inanimé de Maman »), s'effacer et disparaître. Le paragraphe qui renseigne sur la cause du malaise n'est pas très long, mais les mots sont choisis de telle manière que l'esprit du lecteur est imprégné de la situation.

La résurgence du souvenir n'est pas le seul motif de la douleur. L'intense sentiment de culpabilité empêche de vivre, la sensation d'avoir commis une faute, (ne pas avoir su sauver sa mère), fréquemment diffusé dans la culture judéo chrétienne largement véhiculée dans l'éducation au Rwanda depuis la colonisation, très présente et condamnée dans l'ensemble du recueil de nouvelles. Le syndrome du survivant, (« mon sentiment d'être de trop » p.118) apparaît dans les termes en gradation : « insupportable », « chagrin », « trouble », « folie ». Échapper au massacre quand tant de personnes sont disparues est un lourd fardeau, moralement insoutenable, le sentiment de « honte », « cette honte-là », est particulièrement aggravé par le regard des autres, enfermés dans l'incompréhension, « ils ne pourraient pas l'entendre », l'absence d'empathie, « ils s'en fichent complètement », (« le monde entier a regardé ailleurs alors que tu te faisais exterminer » p.119) si ce n'est parfois dans le déni (thèses négationnistes).

VI. QUESTIONS DE LECTURE ET PISTES PÉDAGOGIQUES

A. QUESTIONS DE LECTURE

1. Questions de lecture Nouvelle « Fébronie - Maternités »

- 1) Où se situe l'action ?
- 2) Est-il possible de la dater ? A-t-elle lieu avant 1994 ou après ? Donner les indices relevés pour expliquer votre raisonnement
- 3) Relever dans cette nouvelle les mots, expressions en lien avec la religion.
- 4) Que signifie le prénom Harerimana que Fébronie a donné à son fils ?
- 5) Expliquer cette phrase « les autres femmes sur la colline me taquinaient en insinuant que le seul fait de faire le ménage dans les locaux de l'ONAPO me servait de contraceptif ».
- 6) Quel est le statut des femmes au Rwanda décrit par Fébronie ?
- 7) Quels sont les présages de la Vierge de Kibeho ? Qu'annoncent-ils ?
- 8) Pourquoi Harerimana méprise-t-il sa mère ? Relever une phrase qui explique ce mépris
- 9) Quel est le rôle d'Arsène ?
- 10) Que sont les Interahamwe ?

2. Questions de lecture Nouvelle « Pélagie - Détroussage »

- 1) Où se situe l'action ?
- 2) Est-il possible de la dater ? A-t-elle lieu avant 1994 ou après ? Donner les indices relevés pour expliquer votre raisonnement
- 3) Qui sont Alain et Simon? Qu'est ce qui peut prouver dans la nouvelle qu'ils sont rwandais eux-aussi ?
- 4) Pourquoi l'auteur insiste-t-elle sur l'origine des vêtements portés par Alain « Made in Bruxelles » ?
- 5) Selon Pélagie, à quoi *la Patronne* doit-elle le succès de son restaurant ?
- 6) La famille pour laquelle Pélagie travaille est-elle Hutu ou Tutsi ? Expliquer

- 7) Comment Pélagie décrit-elle les enfants de la Patronne. Relever dans le texte tous les adjectifs quelle emploie pour parler d'eux ?
- 8) Qu'est ce qu'un « nanti » ? Pourquoi les *nantis* ne mangent pas de patates douces ? (29)
- 9) « Il m'a avoué qu'il ne croyait pas vraiment en Dieu, chose incroyable au Rwanda » Pourquoi est-ce *incroyable* au Rwanda de ne pas croire en Dieu ?
- 10) 10) Pourquoi Ladislas et Pélagie se considèrent-ils comme deux parias ? (Expliquer le sens du mot paria dans un premier temps)
- 11) Expliquer l'expression « négatif photo ethnique ».
- 12) Pourquoi dit-on que « Madame sait jouer le double jeu » ? (33)

3. Questions de lecture Nouvelle « Kansilda - Te Deum »

- 1) Où se situe l'action ?
- 2) Est-il possible de la dater ? A-t-elle lieu avant 1994 ou après ? Donner les indices relevés pour expliquer votre raisonnement
- 3) Qu'est ce qu'une « bonne chrétienne » selon Kansilda ?
- 4) Pourquoi y-a-t-il un barrage où l'on contrôle les cartes d'identité alors que Kansilda ne franchit pas de frontière ?
- 5) Le Rwanda est-il en guerre ?
- 6) Expliquer la phrase « c'est une chance que je ne sois pas trop typée car il m'aurait faite descendre et peut-être malmenée ». Que vérifient les militaires qui contrôlent les papiers d'identité ?
- 7) Pourquoi Butare s'appelait-elle avant : Astrida?
- 8) Pourquoi Kansilda a-t-elle le « sang glacé » en entendant la prière de sa voisine dans la cathédrale ?
- 9) Qu'ont fait Aurélia et Tantine pour être emprisonnées en 1990 ?
- 10) Défendent-elles le parti en place ou font-elles partie des rebelles ?
- 11) Qui sont les rebelles ? Contre quoi, contre qui se rebellent-ils ? Trouver des réponses dans le texte
- 12) Pourquoi tondait-on les femmes en prison ? A quoi cela fait-il référence dans l'Histoire ?
- 13) Comment Kansilda parle -t-elle de la société rwandaise ?
- 14) Relever les phrases qui prouvent qu'Eglise et Etat sont liés
- 15) Pourquoi Kansilda subit-elle les « regards suspicieux » de ses collègues de travail ?
- 16) Pourquoi Isabella, Hutu, ne réagit-elle pas comme les autres ?
- 17) Pourquoi Kansilda est-elle inquiète ?

4. Questions de lecture Nouvelle « Sœur Anne - Ne vois-tu rien venir ? »

- 1) Relever les dates des différentes lettres écrites par Anne à Marthe sa sœur.
- 2) Un an sépare la lettre du 1^{er} décembre écrite de Butare par Sœur Anne à celle du 30 décembre 1994.
Où se situe Douala d'où Sœur Anne écrit la deuxième lettre ?
Pourquoi a-t-elle quitté le Rwanda ?
- 3) Que pense soeur Anne du rôle de l'Eglise au Rwanda lorsqu'elle y arrive en 1983 en tant que missionnaire ?
- 4) Son jugement évolue-t-il au fil des lettres écrites à sa sœur ?
- 5) Quelles conséquences politiques a la restauration du « multipartisme » au Rwanda ?
- 6) Qu'apprend-on sur le professeur Pierre Kizito ?
- 7) Que pense Sœur Anne de ces « rumeurs » concernant des religieux ayant pris part aux massacres?
- 8) Quel est le sentiment de Sœur Anne quand elle explique son évacuation du Rwanda. Pourquoi détourne-t-elle les yeux pour ne pas croiser de regard connu ? En quoi cela peut-il être considéré comme un « choc post-traumatique » par le médecin qu'elle consulte à Douala ?
- 9) Est-elle crédible quand elle dit « Tu vois la foi est restée vivace ? »
Expliquer.
- 10) Lorsqu'elle retourne à Butare, Sœur Anne est, dans un premier temps, soulagée car « la ville n'a pas été détruite, il n'y a pas eu de combats ». Expliquer comment cette guerre s'est déroulée. Quelles étaient les armes utilisées ? quel était l'objectif principal des hutu ?
- 11) Quel est le reproche fait à l'Eglise par les rescapés ?
- 12) Pourquoi soeur Anne fait-elle « profil bas, comme les autres rares français au Rwanda » ?
- 13) Que veut montrer soeur Anne dans sa lettre du 3 mai 2013 ?
Comment se porte le pays ?

5. Questions de lecture Nouvelle « France - Kazungu »

Lecture autonome de la nouvelle

- Repérage d'informations concernant le **point de vue narratif** :
 Une narratrice/personnage, qui est-elle ? Qu'apprend-on sur elle ?
 Où est-elle ? D'où vient-elle ?
 Comment se manifeste son mal être ? Quel en est l'origine ?
 Reconstituer ce que l'on sait de son arbre généalogique.
 Quelle est sa relation avec les autres personnages ?
 Quels sentiments divers habitent ce personnage ? Expliquer leurs causes.

5. Questions de lecture Nouvelle « France - Kazungu »

- Contexte

- Repérage d'éléments qui situent géographiquement l'histoire :
 Indices spatiaux, végétation, animaux,...
- Quels éléments permettent de comprendre le passé de la colonisation ?
- Quels passages font référence au génocide de 1994?
- Comment peut-on comprendre que la haine n'a pas disparu ?

-Les personnages

- Félicité :
 Portrait physique et portrait moral. Quelles sont les qualités de Félicité ?
 Relation avec la narratrice ?
 Le père de France : que sait-on de lui ?
 A travers le regard subjectif de la narratrice, faites la liste de tout ce qu'elle lui reproche.

-Structure de la nouvelle :

Faites un tableau chronologique récapitulatif des événements en trois colonnes

Avant	Pendant le génocide	Après

Les renseignements sont-ils perceptibles dans un ordre chronologique ?
 Pourquoi ce choix narratif à votre avis ? A l'intérieur du tableau, reconstituez l'ordre chronologique.

Expliquer le lien entre la première phrase et la dernière phrase de la nouvelle. Quel est l'effet produit par la répétition ? Peut-on parler d'une « chute » ?

Comparer avec la nouvelle : « Fébronie-Maternités », repérer les points communs et les différences.

Ecrit d 'appropriation :

Page 82, France « déboule » dans la ferme de son père et lui hurle toute sa rage. Ecrivez tout ce que France peut reprocher à son père. Vous prendrez en compte tous les renseignements de la nouvelle qui vous permettent de deviner ce qu'elle peut lui dire sur le ton de la colère.

6. Questions de lecture Nouvelle « Spesiyoza - Missing person »

- 1) Chercher les définitions suivantes :
Anthropologue
Ossuaire
- 2) En quoi Cléa Koff peut-elle aider le mari de Spésiyoza ?
- 3) Où s'est réfugié le mari de Spesiyoza pendant le génocide ?
- 4) Comment apprend-il que sa femme a été tuée ? Dans quel lieu a-t-elle été assassinée ?
- 5) Pourquoi ne peut-il pas rentrer au Rwanda de façon officielle?
- 6) Qu'est ce qui choque le mari lorsqu'il participe à l'enterrement de la « riche voisine » ?
- 7) Que représentait la ville de Butare avant le génocide ?

7. Questions de lecture Nouvelle « Agripine - Menstruel »

- 1) Expliquer l'extrait page 113. De quoi parle Agripine ?
- 2) Pourquoi Agripine, dans son calendrier s'est-elle arrêtée de souligner les dates des vacances aux vacances de Pâques ?
- 3) Qu'est ce que la « zone grise » où se trouve Agripine au Burundi ?
- 4) Quel lien fait Agripine entre le sang de ses règles et celui de sa mère ?
- 5) Que symbolise l'eau pour Agripine ?
- 6) Dans quel pays se trouve Agripine quand elle raconte son calvaire aux vieilles dames qui lui racontent le leur en retour (« la guerre, l'occupation par les Allemands... ») ?
- 7) Qu'est ce que la « résilience » ? (118)
- 8) Expliquer la phrase « le sentiment violent qu'un jour le monde entier a regardé ailleurs alors que tu te faisais exterminer » : à quoi Agripine fait-elle allusion ? décrire ses sentiments au moment où elle prononce cette phrase.
- 9) Deuxième paragraphe p.120 : expliquer.
- 10) En « nonante-quatre » pourquoi a-t-elle été tondu ?

- 11) Etablir une liste de mots et d'adjectifs auxquels on pense en lisant cette nouvelle et expliquer
- 12) Quel est le registre utilisé par Agripine et Léa pour parler du génocide p.122-123
- 13) Pourquoi parle-t-on « d'humour juif ? »
- 14) Enfin, faire un résumé (15 lignes maximum) de la nouvelle.

8. Questions de lecture Nouvelle « *Bazilisa - Jambières* »

- 1) Bazilisa se montre suspicieuse à l'égard de Richard, son futur époux et n'arrive pas à comprendre quel est son métier. Quels sont les indices qu'elle trouve pour essayer de savoir ?
- 2) Quelle est la rumeur par rapport à ses activités lorsqu'il est au Rwanda ?
- 3) Dans quelle ville de France arrive-t-elle avec Richard, une fois mariés ?
- 4) Qu'ont en commun Bazilisa et ses amies avec qui elle pratique du sport ?
- 5) Se sentent-elles bien intégrées en France ? Relever le vocabulaire choisi par l'auteur.
- 6) Quelle est la langue de Maria, la grand-mère de Richard ?
- 7) A votre avis quelle guerre a-t-elle connue pour se sentir si proche des souffrances de Bazilisa ?

9. Questions de lecture Nouvelle « Béatrice - Coup d'état classique »

Questionnaire N°1

- 1- Comment fait la narratrice pour financer ses études ?
- 2- Depuis combien de temps vit-elle à Lille ? Où était-elle auparavant ?
- 3- Pourquoi fait-elle un sac en vitesse tout juste en se réveillant ?
- 4- Comment fait-elle pour ressembler à un garçon ?
- 5- Pourquoi tient-elle tant à son vieux sac bleu ?
- 6- Pourquoi veut-elle partir en Belgique ?
- 7- Qui est Languida ?
- 8- Quelle radio écoute-t-elle habituellement ?
- 9- Que signifie la musique classique à la radio le matin dans le pays d'où elle vient ?
- 10- Pourquoi Wagner est-il associé à un coup d'état dans son esprit ?
- 11- Quelle place donne-t-on à la radio dans les campagnes du Rwanda ?
- 12- Est-ce que les gens comprennent tout ce qui est dit à la radio dans les campagnes rwandaises ? Pourquoi ?
- 13- Pourquoi les gens aiment-ils écouter la pièce de théâtre du mardi ?
- 14- Qu'est-ce que *Amatangazo* ?
- 15- Quels chanteurs pouvait-on écouter sur « Radio Burundi » en 1990 ?
- 16- Qu'est-ce que la RTL ?
- 17- Pourquoi était-il dangereux d'écouter « Radio Muhabura » quand on habitait au Rwanda dans les années 1990 ?
- 18- Pourquoi la radio est-elle si importante pour la narratrice ?

Questionnaire n°2

- 1 Comment sait-on que la narratrice est une étudiante ?
- 2- Pourquoi se réveille-t-elle avec des mains griffées par le crépi des murs ?
- 3- Qu'est-ce qui déclenche la précipitation au moment où elle se réveille ?
- 4- Pourquoi met-elle tous ses vêtements en double sur elle ?
- 5- Quels objets met-elle dans son vieux sac bleu ?
- 6- Où veut-elle partir avec son sac bleu ?
- 7- Pourquoi connaît-elle si bien les horaires de trains qu'elle ne prend pas régulièrement ?
- 8- Pourquoi son réveil était-il réglé sur « Radio- Classique » ?
- 9- Pourquoi a-t-elle cru en se réveillant qu'il y avait eu un coup d'état ?
- 10- Quel compositeur est relié dans son esprit au coup d'état ?
- 11- Pourquoi admirait-elle sa cousine Prudence au Rwanda ?
- 12- Quelles langues peut-on entendre sur les radios du Rwanda ?
- 13- Quelle émission du mardi est comparée aux télé-réalités d'aujourd'hui ?

14- Qu'est-ce que *Amatangazo* ?

15- Pourquoi la narratrice et sa sœur préféraient-elles « Radio Burundi » en 1990

16- Qu'est-ce que la RTLM ?

17- Pourquoi était-il dangereux d'écouter « Radio Muhabura » quand on habitait au Rwanda dans les années 1990 ?

18- Quelle est la profession des parents de ces deux jeunes filles ?

Pédagogiquement, on peut envisager d'exploiter ces questionnaires de plusieurs manières

- Des questions qui aident à la compréhension après une première lecture
- Des questions d'évaluation à la fin d'une séquence d'analyse de la nouvelle
- On peut également faire deux groupes de travail de recherche pour approfondir les notions abordées et le contexte, et croiser les réponses des deux groupes dans un échange à l'oral, avec documents audio et vidéo sur les documents évoqués dans la nouvelle.
- **Ecriture d'appropriation**
- Comment expliquez-vous le pouvoir de la radio dans l'esprit de ces jeunes filles ? Pensez-vous que cela continue d'exister ? Par la radio ? Par d'autres moyens ? Expliquez et donnez des exemples

B. ANALYSE DE TEXTE

Lire l'extrait ci-dessous de *Petit Pays* de Gaël Faye et faire le lien avec la nouvelle « Béatrice - Coup d'état classique »

Finalement, une voiture s'est approchée. J'ai reconnu le klaxon de la Pajero et je me suis précipité pour ouvrir le portail. Papa avait un visage grave et des cernes sous les yeux. Il est descendu de la voiture et nous a demandé si nous allions bien. J'ai fait oui de la tête mais Ana boudait, elle lui en voulait de nous avoir laissés toute la nuit. Papa a marché rapidement jusqu'au salon, il a allumé la radio. Nous avons entendu le même air de musique classique qui flottait dehors. Il a mis la main sur son front en répétant : « Merde ! Merde ! Merde ! »

Plus tard, j'ai appris que c'était une tradition de passer de la musique classique à la radio quand il y avait un coup d'État. Le 28 novembre 1966, pour le coup d'État de Michel Micombero, c'était la *Sonate pour piano n° 21* de Schubert ; le 9 novembre 1976, pour celui de Jean-Baptiste Bagaza, la *Symphonie n° 7* de Beethoven ; et le 3 septembre 1987, pour celui de Pierre Buyoya, le *Boléro en do majeur* de Chopin.

Ce jour-là, le 21 octobre 1993, nous avons eu droit au *Crépuscule des dieux* de Wagner. Papa a fermé le portail à l'aide d'une grosse chaîne et de plusieurs cadenas. Il nous a ordonné de ne pas quitter la maison et de nous tenir éloignés des fenêtres. Puis il a installé nos matelas dans le couloir à cause du risque de balles perdues. Nous sommes restés toute la journée allongés par terre. C'était plutôt drôle, on avait l'impression de camper dans notre propre maison.

Comme d'habitude, Papa s'est enfermé dans sa chambre pour passer des appels. Vers quinze heures, je jouais aux cartes avec Ana et Papa était

- 1) Quel est le point commun entre cet extrait et la nouvelle « Béatrice - Coup d'Etat classique » ? De quoi est-il question ?
- 2) A quoi correspond la musique Classique ?

- 3) A quel musicien, les deux auteurs font-ils allusion ? Que cela signifie-t-il quand il passe à la radio ? Pourquoi ?
- 4) Quelles émotions apportent la musique classique ?
- 5) A votre avis, pourquoi « musique classique » rime avec Coup d'Etat au Rwanda et au Burundi ?

Questions de lecture Nouvelle extraite de *Ejo* de Béata Umubyeyi-Mairesse
Titre : « *Euphrasie - Opération biscuit* »

- 1) Faire un bref résumé de la nouvelle
- 2) On parle de Bisesero comme « du ghetto de Varsovie du Rwanda » : quelles sont les similitudes ?
- 3) Que comprend-on sur le rôle joué par l'armée française dans cette nouvelle ?
- 4) Que ressent Euphrasie dans le camp de réfugiés à Goma ? Se sent-elle en sécurité ?
- 5) Comment se passe la vie dans le camp de réfugiés ?
- 6) Pourquoi Euphrasie cherche-t-elle à être expulsée vers le Rwanda ?
- 7) Qu'est ce que le HCR ? Quelle est sa mission ?
- 8) Quel est le rôle du Major Wilson ? Est-ce un Rwandais ?

C. AUTRES PISTES EXPLOITABLES EN CLASSE

Toutes les questions qui touchent la langue : le kinyarwanda et ses subtilités, l'enseigner, ou non à son enfant ? Pourquoi ? Le swahili, la place de l'anglais, du français, les expressions imagées, dans les nouvelles ex : waramutse » (117), les citations de proverbes traditionnels rwandais en exergue....

Les manifestations du souvenir : remerciements dans les messes de Te Deum, recherches de corps disparus, constitutions de lieux de Mémoire (collectif : « Spesiyoza-Missing person », privé : « France-Kazungu », volonté de donner une sépulture.

La menace de mort avant les premiers massacres, les signes avant-coureurs, et après, les manifestations agressives, menaces, intimidations, ex : « France-Kazungu » ou « Euphrasie-opération biscuit ».

Les traces de la colonisation : architecture (bas-relief de la reine Astrid), les missions religieuses, les éléments de culture belge, les métis, les comportements des blancs avant, après.

Géographie : les pays limitrophes : lesquels sont mentionnés, dans quel rôle ? Par qui ? Pourquoi ?

Narration : l'ironie, surtout dans « Agripine-menstruel », antiphrases, auto-dérision, satire, hyperboles,...

L'importance de la nature : surtout dans « Euphrasie-opération biscuit », mais aussi le jardin de Félicité dans « France-Kazungu ».

L'indifférence du monde, avant et après, le rôle de la France dans le génocide. « Euphrasie-opération biscuit », « Agripine-menstruel » entre autres.

La notion de métissage. Mettre en parallèle les textes des chansons de Gaël Faye « A-France » et « Métis » et celui de la nouvelle « France -Kazungu » ainsi que le prologue de l'auteur dans *Ejo*.

D. ECRITS D'APPROPRIATION (classe de seconde)

Fébronie

Dans cette nouvelle, la fille de Fébronie : Félicita, semble avoir « le pouvoir de deviner la pensée, de parler avec les morts ». Imaginez que cette petite fille se sert de ses pouvoirs pour aider sa mère à régler le conflit. Que fait, que dit Félicita, comment utilise-t-elle ses pouvoirs ?

Pélagie

Les années ont passé, Pélagie est heureuse avec Ladislas, ils n'ont pas d'enfants, mais ils ont réussi à ouvrir un commerce florissant qui les a rendus riches. Dans une soirée d'anniversaire, Pélagie tombe nez à nez avec Alain et elle ose lui dire ce qu'il mérite d'entendre.

Sœur Anne

Sous forme d'un essai argumentatif destiné à sœur Anne, vous exprimez ce que vous pensez des métiers « réservés » aux hommes et aux femmes pour lui démontrer qu'elle se trompe.

France

-Reconstituez les parcours de France, géographiquement et chronologiquement

-Page 82 : France « déboule » dans la « ferme auvergnate » pour voir son père et lui hurle toute sa rage d'avoir été trompée par ses mensonges.

Spesiyoza

Imaginons que Cléa Koff finisse par accepter d'aider Georges, le mari de Spesiyoza : elle lui énumère les raisons pour lesquelles elle revient exceptionnellement sur son refus.

Agripine

Chercher des euphémismes de la langue française, comme ceux dont se moquent Agripine et Léa (119) : « un agent de surface » = une femme de

ménage, « un plan de sauvegarde de l'emploi » = licenciement, « issu de la diversité » = personne de couleur autre que blanche....

Bazilisa :

Vous connaissez des grand-mères qui savent écouter, consoler... Chercher ces personnages dans des livres ou des films que vous connaissez.

Béatrice

Vous chercherez dans le film *Petit pays*, la séquence vidéo qui parle de musique classique et de coup d'Etat. Faites une comparaison, dans le comportement des personnages et dans les circonstances de l'événement.

Euphrasie

-Faites une liste qui commence par : « je ne savais pas que : » et énumérez ce que vous avez appris en lisant cette nouvelle.

- Après avoir lu *Petit pays*, le roman de Gaël Faye, vous chercherez quelles plantes, communes dans les deux œuvres, ont une influence sur les personnages.

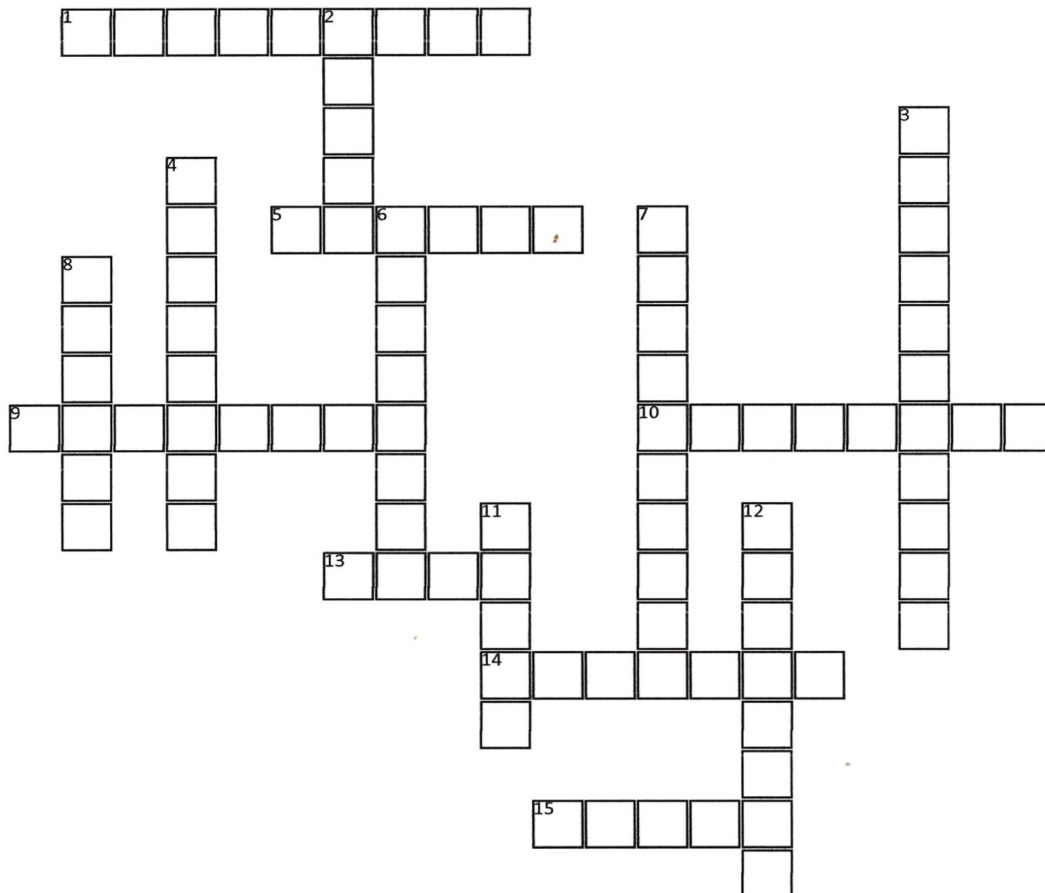
E. MOTS CROISES

CrossWord

30/03/2020 14:40

EJO 1

Pour vous aider dans votre lecture



Horizontal

- 1 armes dont se sont servis les génocidaires
- 5 ville longée par le lac Kivu
- 9 Prénom du fiancé de Pélagie
- 10 prénom d'une des héroïnes d'Ejo

Vertical

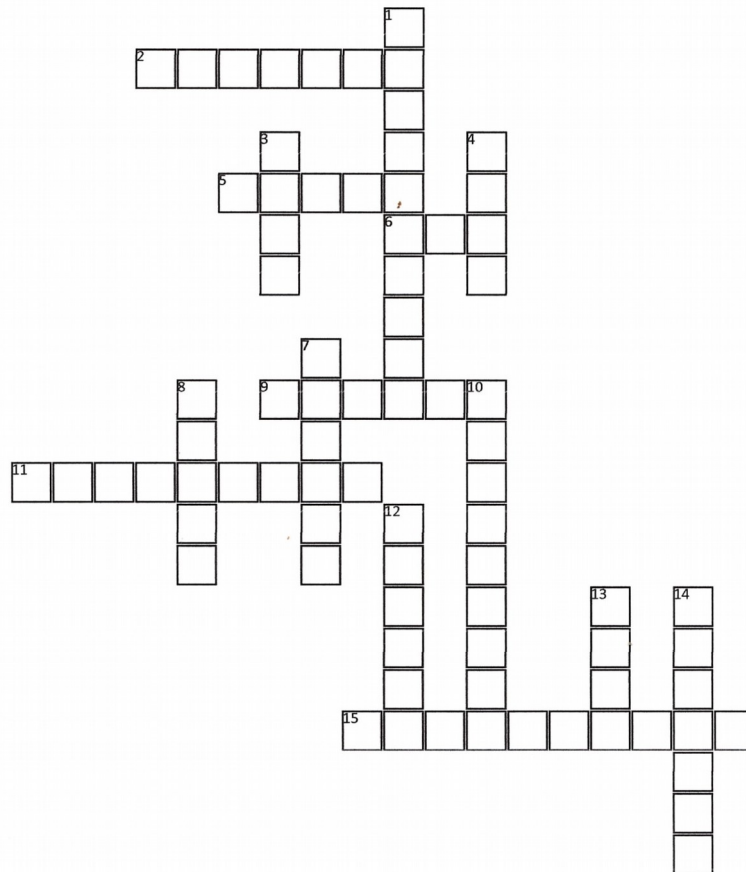
- 2 ethnie massacrée au rwanda
- 3 nom du président rwandais
- 4 tuerie systématique afin d'éliminer une ethnie, une religion
- 6 massacre du vendredi 13 mai 1994

- | | | | |
|----|---|----|--|
| 13 | Ville du Congo Belge où Euphrasie est évacuée | 7 | acte d'embrigader |
| 14 | Cafards en kynyarwanda | 8 | Ville du sud du Rwanda où se déroulent certaines des nouvelles d'Ejo |
| 15 | "négatif photo ethnique" | 11 | moyen de propagande pendant le génocide |
| | | 12 | Pays voisin du Rwanda où est parti Placide le frère d'Euphrasie |

www.educol.net

EJO 2

Pour tester vos connaissances



Horizontal

- 2 PRIERE CATHOLIQUE POUR
REMERCIER DIEU

Vertical

- 1 PLANTE QUI SERT A FAIRE DES
TISANES CONTRE LES ANGINES

- | | | | |
|----|---|----|---|
| 5 | SODA ORANGE | 3 | GARDIEN EN KYNYARWANDA |
| 6 | DETROUSSAGE | 4 | RADIO MACHETTE |
| 9 | CAPITALE DU RWANDA | 7 | LIEU OÙ LA VIERGE EST APPARUE AUX JEUNES FILLES |
| 11 | ACCESSOIRE DONT SE SERT BAZILIZA POUR CACHER SES CICATRICES | 8 | EX CONGO BELGE |
| 15 | SOEUR ANNE | 10 | REBELLES TUTSI |
| | | 12 | PAYS ACCUSE DE COMPLICITE DANS LE GENOCIDE |
| | | 13 | NOUVEAU NOM DE BUTARE |
| | | 14 | PRENOM DE L'AMOUR DE KANSILDA |

www.educol.net

Bibliographie (non exhaustive) à exploiter

Romans & nouvelles

Umubyeyi, Beata. *Tous tes enfants dispersés*. Ed. Autrement, 2019
Kayimahe, Vénuste. *La chanson de l'aube*. Izuba éditions, 2014
Faye, Gael. *Petit pays* Grasset, 2016
Diop, Boris Boubacar. *Murambi, le livre des ossements*, Stock, 2000, Zulma 2011
Abdourahman Waberi, *Moisson de crânes, Textes pour le Rwanda*, ed. Le Serpent à plumes, 2000

Bandes dessinées

Bazambaza, Ruppert. *Unissons-nous*
Saint Exupéry, Patrick. *La fantaisie des dieux*
Stasen Jean-Philippe. *Deogratias*, éd. Dupuis/Aire libre, 2000
Stassen Jean-Philippe. *Pawa : Chroniques des monts de la lune*, ed Delcourt, 2002

Poésie

Umubyeyi, Beata. *Après le progrès*. Ed La Cheminante 2019
Isnard, Hélène. *Figures de guerre*

Témoignages

Esther Mujawayo, Souad Belhaddad, *Survivantes : Rwanda dix ans après le génocide*, Édition de l'Aube, 2004
Esther Mujawayo, Souad Belhaddad, *La fleur de Stéphanie. Rwanda entre réconciliation et déni*, Flammarion, 2006
Ilibagiza, Miraculée. *Miraculée*
Musomandera, Elise *Le livre d'Elise*
Rurangwa, Révérien. *Génocidé*, Presses de la Renaissance, 2006
Liamukuru, Félicité. *L'ouragan a frappé Nuyndo*, ed. du Cerisier, 2017
Murangira, César. *Un sachet d'hosties pour cinq*, ed Almathée, 2017
Kayitesi, Annick. *Même Dieu de veut pas s'en mêler*, Seuil 2017
Mukasonga, Scholastique. *Inyenzi ou les cafards*, Gallimard, 2006
Mukagasana, Yolande et May P. *La mort ne veut pas de moi*, ed. Fixot, 1999.
Muzima, Philibert. *Imbibé de leur sang, gravé de leur nom*, Izuba éditions, 2016
Mukantabana, Adélaïde. *L'innomable Agahomamunwa*, ed l'Harmattan, 2016
Kabarari Valens et Delage Elise. *Vivant*, Utopia éditions, 2019

Livres documentaires

- Chrétien, JP, Kabanda, Marcel. *Rwanda : racisme et génocide, l'idéologie hamitique*, ed. Belin 2013
- Dumas, Hélène. *Le Génocide au village, Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Seuil, 2014
- Hatzfeld, Jean. *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Seuil, 2002
- Hatzfeld, Jean. *Une saison de machettes*, Seuil, 2003
- Hatzfeld, Jean. *La Stratégie des antilopes*, Seuil, 2007
- Koff, Cléa. *La mémoire des os*, éditions Héloïse d'Ormesson, 2004
- Boulhal, Radouane. *N'épargnez pas les enfants : mémoire d'un génocide de proximité*
- Chrétien, JP, Kabanda, Marcel, Dupaquier, Jean-François. *Rwanda, les médias du génocide*, Paris, Karthala, 1995
- Saint Exupéry, Patrick. *La France au Rwanda, complices de l'inavouable*
- Gouteux, Jean-Paul. *La nuit rwandaise. L'implication française dans le dernier génocide du siècle*, L'Esprit Frappeur, 2002
- Catalogue de l'exposition du Camp des Milles : *Rwanda 1994, une cicatrice dans l'Histoire*

Filmographie

Documentaires

- De Heusch, Luc. *Une république devenue folle* (1996)
- Glucksman, Raphaël- Hazan, David - Mezerette, Pierre. *Tuez-les tous ! (Rwanda : Histoire d'un génocide « sans importance »)* (2004)
- Klotz, Jean-Christophe. *Des images contre un massacre* (2010)
- Klotz, Jean-Christophe *Retour à Kigali, une affaire française* (2019)
- Mutarabayire Schafer, Amélie. *Les dames de la colline*.
- Baraduc, Violaine. *A mots couverts*

Fictions

- Peck, Raoul. *Sometimes in April* (2005)
- Caton-Jones, Michael. *Shooting Dogs* (2005)
- Klotz, Jean-Christophe. *Ligne de front* (2010)
- Barbier, Eric. *Petit Pays* (2020)